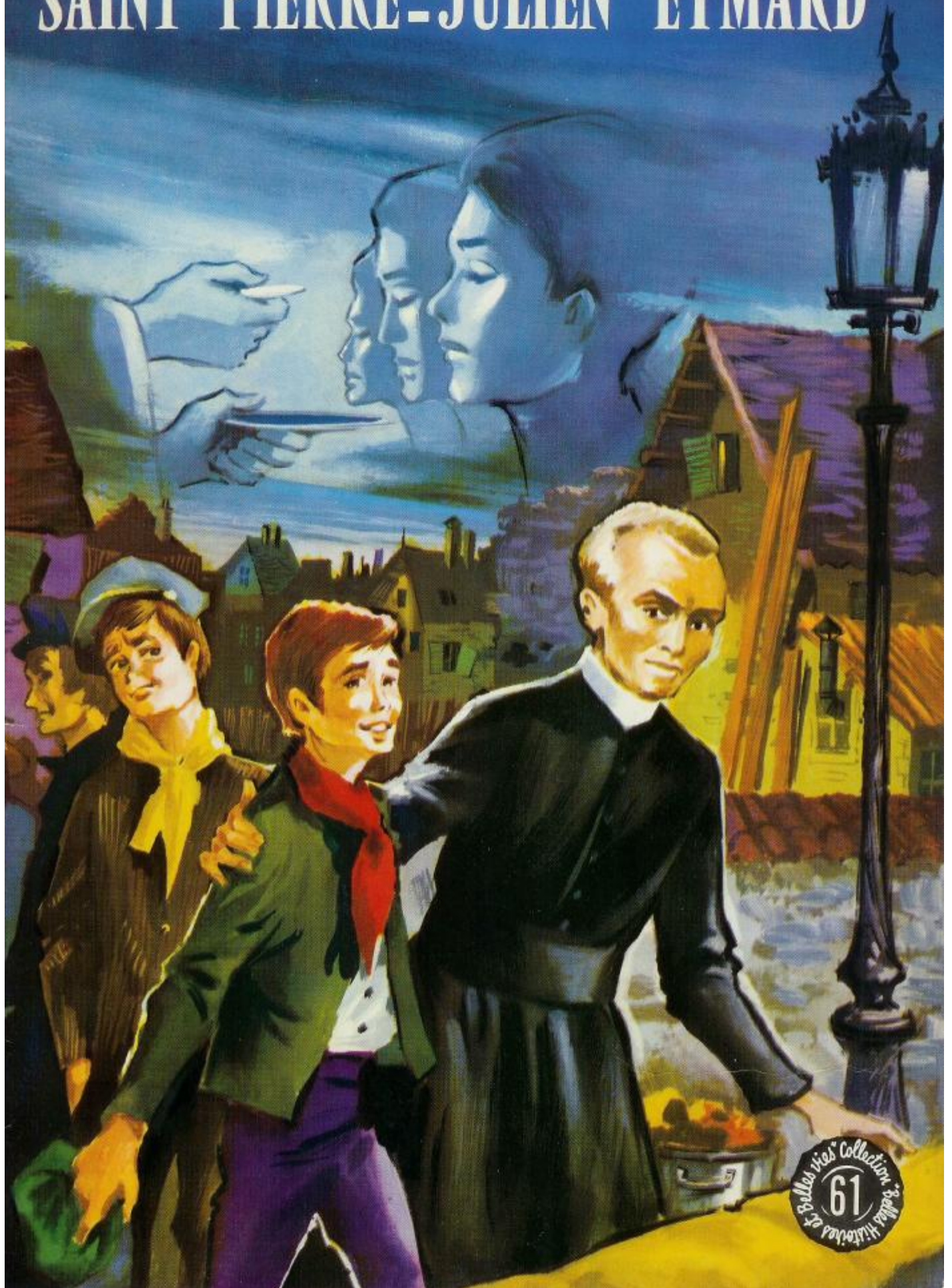


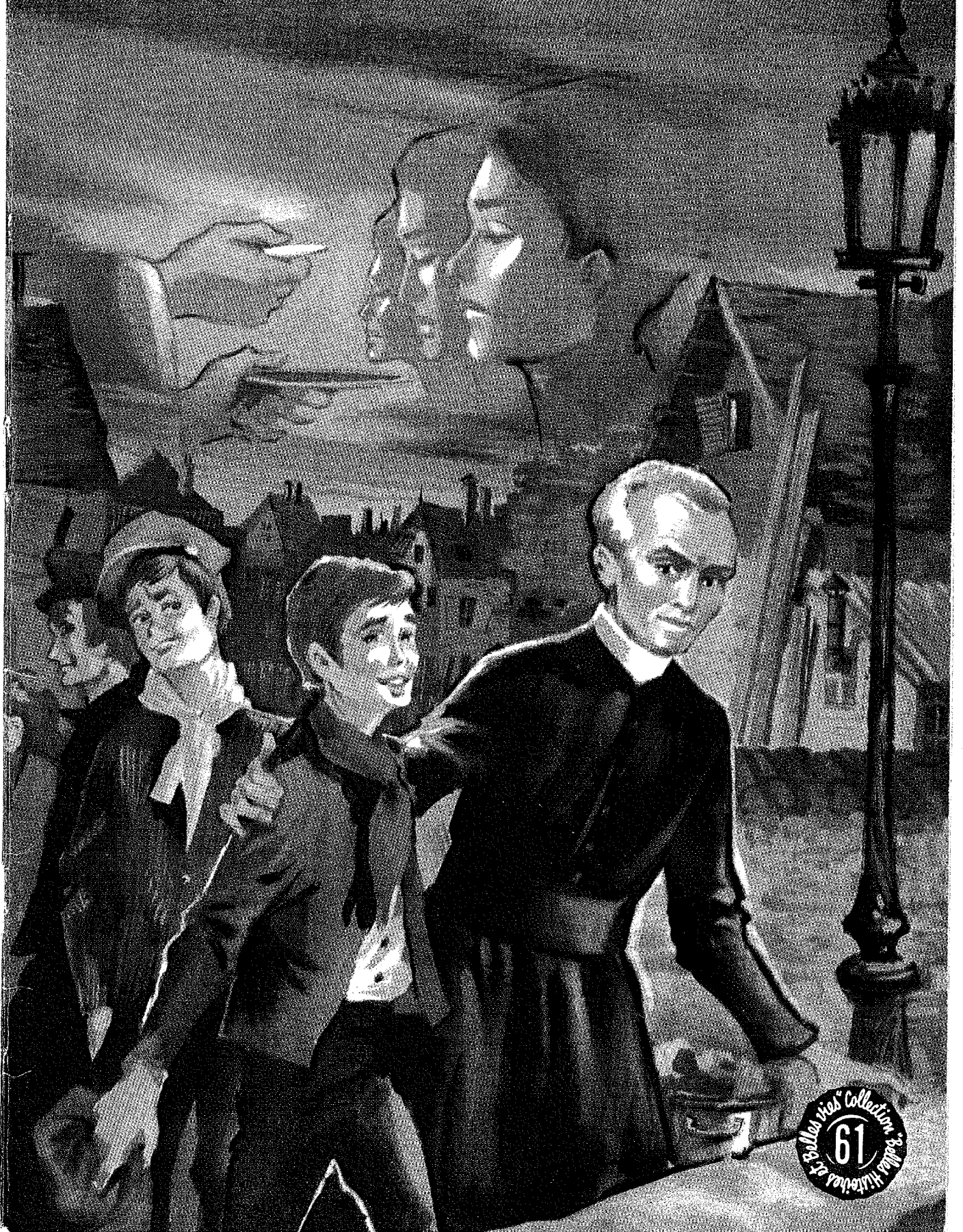
FERNAND CITHERLET, s. s. s.

SAINT PIERRE-JULIEN EYMARD



FERNAND CITHERLET, s. s. s.

SAINT PIERRE - JULIEN EYMARD



Ballou's New Collection
61
Ballou's New Collection

20.8.89

COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 61

En cordial souvenir!
F. Citherlet

FERNAND CITHERLET, s.s.s.

SAINT PIERRE-JULIEN EYMARD

apôtre de l'Eucharistie

ILLUSTRATIONS
DE
BERTRAND

ÉDITIONS

31-33, rue de Fleurus



FLEURUS

Paris (VI^e)

Collection

BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES

dirigée par l'Abbé Jean PIHAN

- 1. LA PLUS BELLE HISTOIRE (Abbé Gaston Courtois).
- 2. LA BELLE VIE DE NOTRE-DAME (Agnès Richomme).
- 3. ANNE-MARIE JAYOUHEY (Agnès Richomme).
- 4. SAINT PAUL (Abbé Gaston Courtois).
- 5. JEANNE D'ARC (Agnès Richomme).
- 6. SAINT VINCENT DE PAUL (Abbé Gaston Courtois).
- HISTOIRE SAINTE (Père Jacques Bondallaz).
- 7. Tome I : Les Origines du Peuple de Dieu.
- 12. Tome II : Les Luittes du Peuple de Dieu.
- 8. SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS (Agnès Richomme).
- 9. SAINTE CATHERINE LABOURÉ (Agnès Richomme).
- 10. SAINT JEAN BOSCO (Abbé Gaston Courtois).
- 11. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (Abbé Jean Pihan).
- 13. LE PÈRE CHAMPAGNAT (Abbé Jean Vignon) (Épuisé).
- 14. LE PÈRE JEAN-ÉMILE ANIZAN (Abbé Gaston Courtois) (Épuisé).
- 15. CHARLES DE FOUCAULD (Abbé Jean Vignon).
- 16. SAINTE BERNADETTE (Agnès Richomme).
- 17. SAINT FRANÇOIS XAVIER (Abbé Norbert Marchand).
- 18. SAINT BERNARD (Agnès Richomme).
- 19. SAINTE GENEVIÈVE (Geneviève Flusin).
- 20. SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE (Abbé Gaston Courtois).
- 21. LES MARTYRS DE L'OUGANDA (Abbé Paul Bouin).
- 22. SAINTE ODILE (Marie-Colette Mainé).
- 23. SAINT L.-M. GRIGNION DE MONTFORT (Agnès Richomme) (Épuisé).
- 24. SAINTE CLAIRE (Marie de Saint-Damien).
- 25. LE « Bon Père » CHAMINADE (Geneviève Veuillot).
- 26. SAINT DOMINIQUE SAVIO (Abbé Gaston Courtois).
- 27. JEAN-MARTIN MOYÉ (Agnès Richomme) (Épuisé).
- 28. SAINT BENOÎT (Dom Blaise Pons, o.s.b.).
- 29. SAINT LOUIS (Geneviève Veuillot).
- 30. LE PÈRE MIGUEL PRO (Marie Migneaux).
- 31. SAINT FRANÇOIS DE SALES (Abbé Francis Saunier).
- 32. KATERI TEKAKWITHA (Agnès Richomme).
- 33. SAINTE LOUISE DE MARILLAC (Agnès Richomme).

- HISTOIRE DE L'ÉGLISE (Abbé Gaston Courtois).
 - 34. Tome I : Des Origines aux Croisades.
 - 56. Tome II : Des Croisades à la Révolution Française.
 - 35. SAINT PIE X (Abbé Jean Clerc).
 - 36. MÈRE NATALIE (Abbé Jean Vergriete) (Épuisé).
 - 37. VERS UN MONDE NOUVEAU. L'ÉPOPÉE JOCISTE (Abbé Marie-Jean Mossand).
 - 38. SAINTE RITA (Agnès Richomme).
 - 39. LE SAINT CURÉ D'ARS (Abbé Claude Falc'hun).
 - 40. ÉTIENNE PERNET ET LES PETITES SŒURS DE L'ASSOMPTION (Agnès Richomme) (Épuisé).
 - 41. SAINTE JEANNE-ANTIDE THOURET (Agnès Richomme) (Épuisé).
 - 42. SAINT ANTOINE DE PADOUE (Abbé André Merlaud).
 - 43. LE PÈRE LOUIS QUERBES (Marie Migneaux) (Épuisé).
 - 44. LA BELLE LÉGENDE DE SAINT NICOLAS (Abbé André Merlaud).
 - 45. LE CORSAIRE DE DIEU : J.-M. ROBERT DE LA MENNAIS (Frère Maurice Chotard, f.i.c.p.) (Épuisé).
 - 46. JEANNE JUGAN (Agnès Richomme).
 - 47. L'APÔTRE DE LA GAULE : SAINT MARTIN (Marie Migneaux).
 - 48. PIE XII (Geneviève Veuillot).
 - 49. NOTRE-DAME DE FATIMA (Agnès Richomme).
 - 50. NOTRE-DAME DE PONT-MAIN (Chanoine Foisnet).
 - 51. LE PRÊTRE : QUI EST-IL ? QUE FAIT-IL ? (Abbé Jean Vergriete).
 - 52. SAINTE ÉMILIE DE VIALAR (Agnès Richomme) (Épuisé).
 - 53. LE BIENHEUREUX THÉOPHANE VENARD (Agnès Richomme).
 - 54. LES GRANDS CAPITAINES (Henri Rault-Maisonneuve).
Tome I : De Vercingétorix à La Fayette.
 - 55. SAINT YVES (Abbé Claude Falc'hun et Robert-J. Pintigny).
 - 57. PIERRE BONHOMME ET LES SŒURS DE NOTRE DAME DU CALVAIRE (Agnès Richomme).
 - 58. MARGUERITE BOURGEOYS (Agnès Richomme).
 - 59. MÈRE ALPHONSE-MARIE (Agnès Richomme).
 - 60. LE PÈRE NOAILLES (Marie-Colette Mainé).
 - 61. SAINT PIERRE-JULIEN EYMARD (Fernand Citherlet, s.s.s.).
- Des films-fixes ont été réalisés pour les albums dont le titre est précédé d'un point.

EN PRÉPARATION :

LES GRANDS CAPITAINES (tome II)
HISTOIRE DU TRAVAIL
LES DEUX SAINTS JEAN
HISTOIRE DES MISSIONS
HISTOIRE DE L'ÉGLISE (tome III)
MÈRE SAINT-LOUIS
MÈRE MARIE-LOUISE HARTZER

MÈRE SAINT-IGNACE
VERS UN MONDE NOUVEAU (L'ÉPOPÉE JOCISTE) (tome II)
SAINTE GERMAINE DE PIBRAC
SAINT DOMINIQUE
LE PÈRE DEHON
SAINTE MARGUERITE-MARIE ET LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

PRÉFACE

On raconte qu'un musulman dit un jour à un chrétien :

« Vous croyez vraiment que votre Dieu est présent dans ce vase en or que vos prêtres enferment soigneusement dans une petite niche, à l'intérieur de vos églises ?

— Bien sûr, répondit le chrétien. Nous le croyons vraiment. Nous croyons que la petite hostie qui repose dans le ciboire — c'est le nom de ce vase en or — ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un. C'est le Fils de Dieu, Jésus, ressuscité d'entre les morts et maintenant vivant pour toujours.

— Alors, répondit le musulman, comment pouvez-vous sortir de vos églises pour aller et venir ? Et surtout, comment pouvez-vous laisser votre Dieu tout seul, des journées entières. Moi, si je croyais à ce que vous croyez, je ne pourrais plus quitter Dieu, je resterais là auprès de lui jusqu'à ce que je meure et qu'il m'emène en son Paradis. »

J'espère que le chrétien savait assez de catéchisme pour expliquer à son ami musulman que ce n'était pas la volonté de Dieu que de pousser les hommes à se laisser mourir auprès du tabernacle. Et que Jésus n'avait pas voulu rester sur la terre sous les apparences d'une bouchée de pain, uniquement pour que les hommes puissent venir l'adorer dans les églises, mais qu'il avait voulu se faire nourriture, pour que nous le mangions, pour que nous ayons en nous sa vie et pour que nous le portions partout où nous allons. Et que le cœur d'un chrétien rempli d'amour par la présence de son Dieu est plus précieux que le ciboire d'or qui reste au tabernacle.

Mais peut-être aussi que le chrétien s'est senti rempli de confusion devant le reproche du musulman : c'est bien vrai, hélas, que l'on oublie trop souvent, et trop longtemps, que Jésus est là, tout vivant dans l'hostie, et qu'il nous attend !

Ah ! si l'on avait un petit peu plus de foi !

L'histoire que vous allez lire, c'est précisément celle d'un enfant, qui devint homme, qui devint prêtre et qui finit par être un saint ; et qui, depuis sa toute petite enfance, reçut la grâce d'une très grande foi dans la présence réelle de Jésus vivant dans l'hostie.

Vous le verrez, à sept ans, grimper sur un escabeau pour être plus près du tabernacle, et répondre à sa petite sœur qui s'étonnait : « Je l'écoute ; je l'entends mieux d'ici ». Mot d'enfant... mais toute la vie de Pierre-Julien Eymard sera marquée de cet acte de foi. Toute sa vie, il cherchera à faire comprendre aux hommes le bienfait du sacrement de l'Eucharistie, et à louer Dieu pour ce bienfait.

Cela ne veut pas dire qu'étant petit, il était déjà parfait. On peut avoir une grande foi... et encore certains défauts! C'est même ce qui est rassurant : on n'est pas un saint du premier coup; mais quand on a une belle foi, on en arrive à aimer tellement Notre-Seigneur que nos défauts fondent au contact de l'Hostie comme la cire fond près du feu. Et finalement, on est tellement purifié qu'on est en route vers la sainteté. C'est ce qui est arrivé au Père Eymard.

Pour le purifier bien davantage, Notre-Seigneur a permis qu'il connaisse bien des épreuves et des difficultés dans sa vie. Si vous avez déjà lu d'autres vies de saints, cela ne vous étonnera pas : c'est toujours comme cela! L'ami de Jésus porté sa croix comme son Maître. On reconnaît les saints à ce que cela ne les décourage pas, mais la souffrance leur donne seulement l'occasion d'aimer Dieu encore davantage.

L'une des dernières paroles du Père Eymard fut : « Il y a l'Eucharistie? Que voulez-vous de plus? » Voilà une belle parole qu'un jeune chrétien pourrait écrire dans son carnet de notes, lors de sa retraite de communion solennelle... Ou sur la première page de son missel.

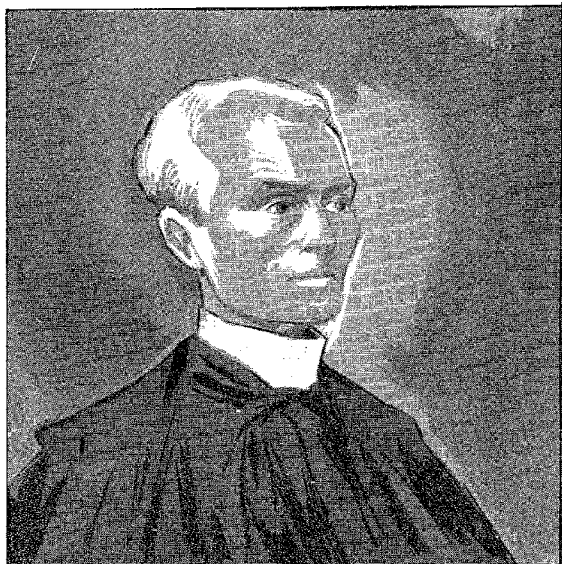
Que l'exemple de saint Pierre-Julien Eymard vous aide à rester toujours fidèles au Jésus de votre première communion, et à l'aimer chaque jour un peu plus.

Jean VAILLANT.

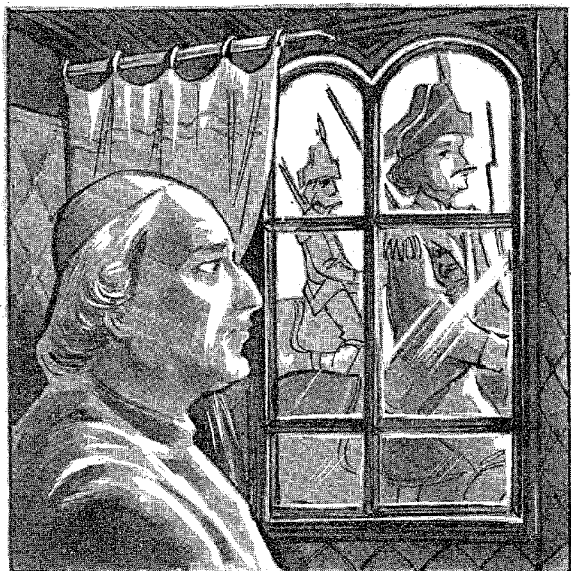
Imprimi potest :
Paris, le 29 septembre 1963
P. MOULIN, s. s. s.

Nihil obstat :
Paris, le 28 septembre 1963
F. AMIOT, s. s. .

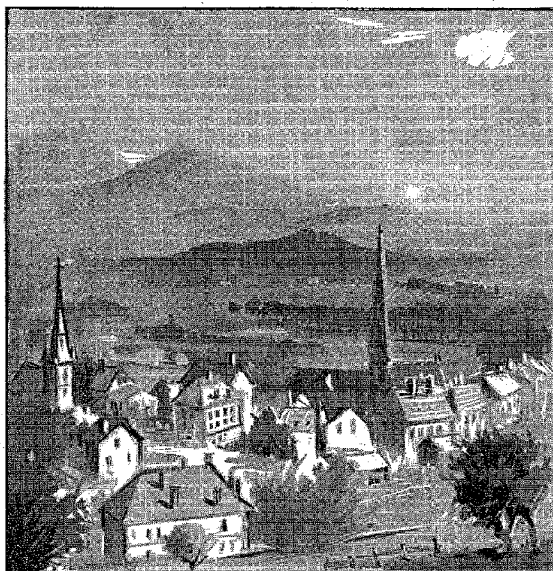
Imprimatur :
Paris, le 4 octobre 1963
J. HOTTOT, v. g.



1 Voici, mon petit ami, une belle histoire ; belle, parce que c'est la vie d'un héros de Dieu, mort pour Dieu après avoir vécu et souffert pour Dieu. Tu sais qu'on décore un soldat qui a bien rempli sa mission. Celui dont je veux te parler a reçu la récompense de sa fidélité, puisqu'il vient d'être mis par l'Eglise au rang des saints. Vois-tu dans ce portrait ce regard ardent, cette flamme de bonté ? C'est tout le secret de la vie de saint Pierre-Julien Eymard. Admire, et si tu le peux, parfois, essaie de l'imiter.



3 Une bénédiction particulière semblait planer sur la petite cité ; elle avait eu, cinq ans auparavant, l'honneur de recevoir un hôte de marque. Les troupes françaises avaient envahi l'Italie, occupé Rome et fait prisonnier le pape Pie VI. Le gouvernement avait donné l'ordre d'amener en France, sous bonne garde, l'illustre captif. Le voyage fut long et pénible ; aux infirmités de l'âge s'ajoutaient la rudesse des chemins pierreux et surtout la douleur de quitter Rome et son peuple. L'escorte, après avoir traversé les Alpes, s'arrêta à La Mure en juillet 1799.



2 C'est ici son pays natal : les montagnes du Dauphiné, entre Gap et Grenoble. A l'horizon, d'imposantes cimes ; à mi-côte, fameux et rude, le plateau de Corps, d'où longeant le torrent du Drac une route pittoresque descend vers un autre plateau assez découvert, la Mateysine. C'est là, à plus de mille mètres d'altitude, que s'accroche la petite ville de La Mure. Elle comptait en ce temps-là quelque quatre mille âmes, foncièrement chrétiennes, solides dans leur foi comme le roc de leurs monts, taillées pour la rigueur de la vie et l'austérité du climat.

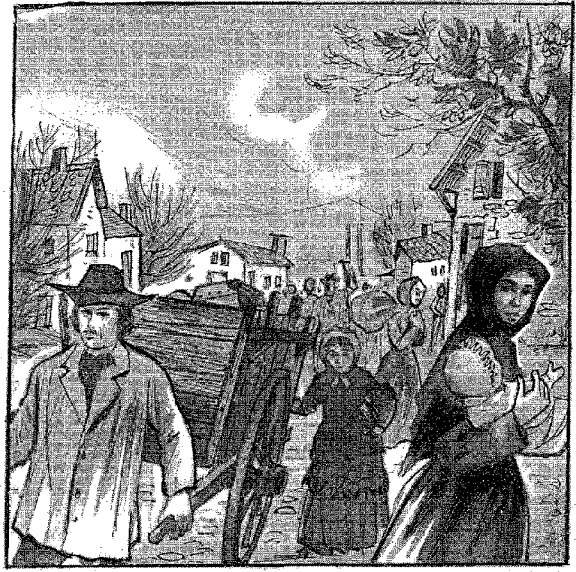


4 Les habitants, malgré les brimades de toutes sortes, malgré l'exil ou l'emprisonnement de leurs prêtres, n'étaient pas entamés par l'impiété révolutionnaire. Ils firent au Vicaire de Jésus-Christ une ovation émue ; et comme il était épuisé de fatigue, ils eurent le bonheur de l'héberger pendant deux jours. Au moment de partir, le Saint-Père, trop faible pour marcher, s'était fait porter sur le balcon d'où il avait béni la foule prosternée.

Faut-il voir dans cette bénédiction la source des faveurs dont jouiront bientôt les Murois ?



5 Dans la vallée d'Oisans toute proche, au village de Freney, vivait un cultivateur, Julien Eymard, marié depuis 1785 avec une paysanne de l'endroit, Jeanne-Marie Caix. La terre était quelque peu farouche et avare. Pourtant, grâce à son labeur, le paysan y vivait à l'aise et regardait l'avenir avec confiance. Le bon Dieu avait béni le foyer qui bientôt se peupla de six enfants. De cette nombreuse famille, mon petit ami, retiens le nom d'un garçon, Antoine, et d'une fille, Marie-Anne, dont on aura à parler bientôt.



6 Soudain éclata la Révolution. La tourmente fut grande ; même les coins les plus reculés des provinces ne furent pas épargnés. Tout ce qui était fidèle au passé devenait suspect aux « patriotes ». C'est ainsi que M. Eymard se vit brimé de toutes façons par les patriotes de l'endroit et dépossédé de ses biens. C'était la misère. Heureusement il était habile, débrouillard, consciencieux. Avec cela on peut aller de l'avant, même si l'on n'a pas un sou en poche. Et si de plus on a foi en la Providence, on est bien armé pour le combat de la vie.



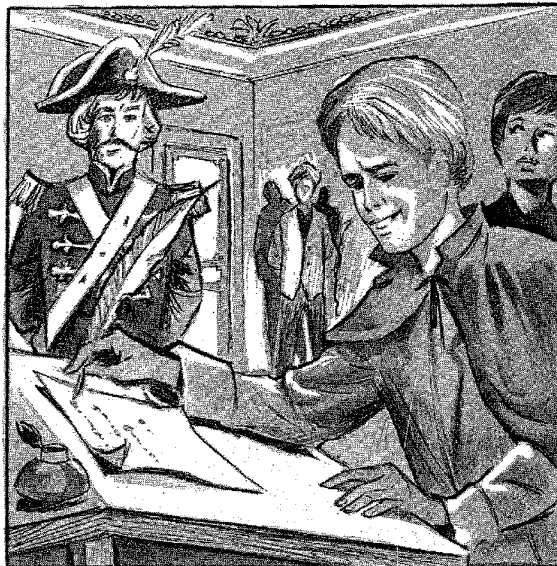
7 Faisant ainsi contre mauvaise fortune bon cœur, M. Eymard plaça à gage ses trois aînés dans des fermes, et courageusement se mit à gagner sa vie avec toutes sortes de métiers ou de bricolages de misère. Pour comble de malheur, la mort vint frapper à sa porte, emportant sa chère épouse. Désespéré, le pauvre homme confia à des parents ses fils Antoine, de dix ans, et Julien, de sept ans. Puis, décidé à refaire sa vie, il prit par la main sa petite Marie-Anne de cinq ans, entassa quelques misérables hardes sur une charrette et partit. Où allait-il ?



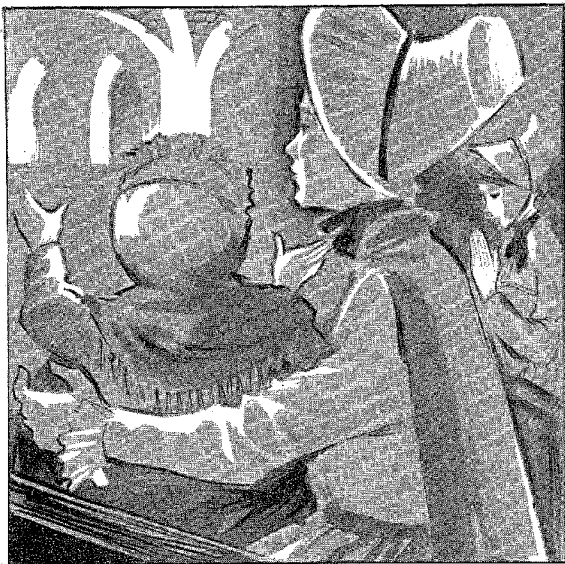
8 Errant de village en village, il arriva à La Mure un jour de 1804. Il fit grincer sa meule de rémouleur ; Marie-Anne allait frapper de porte en porte, quémendant du travail et répondant aimablement : « Je m'appelle Marie-Anne Eymard, j'ai cinq ans. On n'a plus de maison, ils nous ont tout pris. La nuit on couche dans les granges. Je suis seule avec papa. Mamã est morte, il n'y a pas longtemps, là-bas dans la montagne. J'avais encore quatre frères et une sœur ; je ne sais pas où ils sont, il y en a peut-être qui sont morts... »



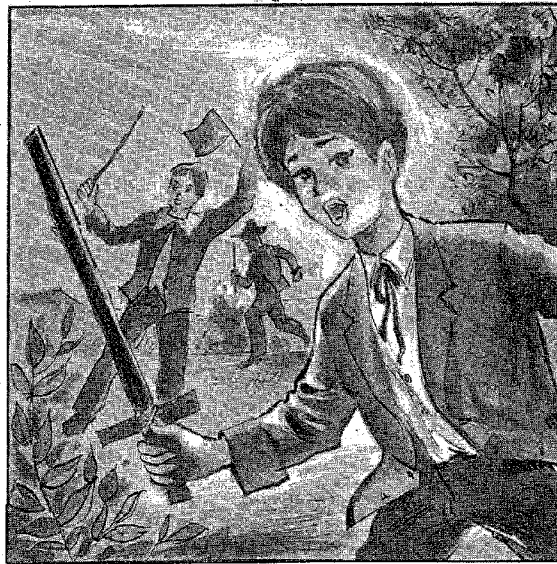
9 Tant de simplicité attira au rémouleur une bonne clientèle ; il sentit qu'il pouvait s'établir à La Mure. Alors il se souvint d'une jeune fille de sa vallée natale et songea à en faire sa femme et à donner une seconde mère à la petite Marie-Anne. En novembre 1804, il épousait Marie-Madeleine Pélorse. Mais ses malheurs n'étaient pas finis. Les trois premiers enfants qui naquirent de ce second mariage moururent en bas âge. Enfin le 4 février 1811 leur naquit un fils, qui fut baptisé dès le lendemain et appelé Pierre-Julien. C'est le héros de notre histoire.



10 Ici-bas les larmes sont toujours un peu mêlées aux joies. Autour du berceau de Pierre-Julien, des neuf enfants de M. Eymard, il n'en restait que deux : Antoine et Marie-Anne qui furent parrain et marraine. Mais l'enfant ne connaîtra pas son parrain. On était alors en pleine épopée impériale ; les campagnes de Napoléon réclamaient beaucoup de soldats. En 1813, Antoine fut incorporé dans la garde impériale. On ne le revit jamais ; il fut l'un de ces innombrables disparus, dans ces fantastiques batailles d'Allemagne ou de Russie.



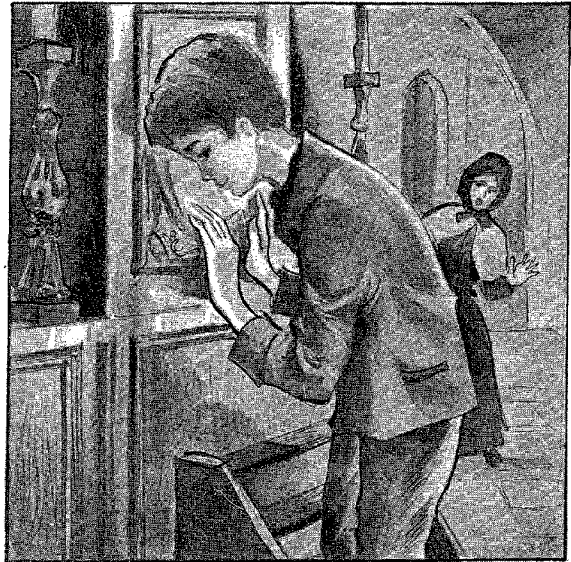
11 Lorsque le logis est pauvre et le gagne-pain précaire, les soucis ne manquent pas. Et pourtant on s'empressa de combler le vide que la mort avait fait en adoptant une fillette, Annette Bernard. La maman, malgré ses occupations, prenait le temps de faire tous les jours une visite à l'église. C'était la coutume dans la paroisse, lorsque sonnait le glas, de donner la bénédiction du Saint-Sacrement pour les moribonds. Dans ces occasions, elle prenait le petit Pierre-Julien dans ses bras et le présentait avec ferveur à la bénédiction de l'ostensoir.



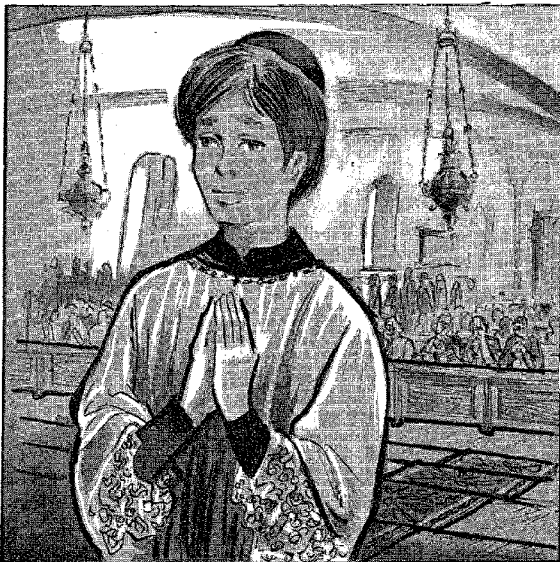
12 Pierre-Julien aime courir, s'amuser, partir à l'aventure. Un petit garçon qui devrait rester toujours tranquille à la maison serait bien malheureux. Mais quand il accompagnait sa mère à l'église, il y restait sage. Jamais il ne disait : « C'est bientôt fini ? Allons-nous-en ! » Jamais la maman ne dut quitter messe ou salut à cause de lui. Il prit même l'habitude d'y aller tout seul. Il lui arriva plus d'une fois de quitter la maison sans dire où il allait. Ses parents ne le grondèrent pas ; ils le savaient à l'église.



13 A six ans, il aimait assez Jésus pour mériter de communier. Mais la coutume du temps n'admettait pas les enfants si jeunes. Tu sais bien, toi, que tu es assez grand, tu sais qui tu reçois dans la sainte hostie et ce que tu dois faire pour une bonne communion. Le petit Pierre-Julien suivait d'un long regard d'envie sa mère et sa sœur qui s'approchaient de la Sainte Table. Un matin, au retour de l'église, Marie-Anne l'ayant pris sur ses genoux, il s'appuya câlinement contre elle et eut ce mot gentil : « Oh ! tu sens bon Jésus ! »



14 Un soir, il tardait à rentrer ; évidemment il devait être à l'église. On envoie Annette le chercher. Dans la pénombre de la nef, pas d'enfant. Elle inspecte les stalles ; toujours rien. Inquiète, elle s'avance jusqu'à l'arrière de l'autel. Pierre-Julien est perché sur un escabeau, la tête appuyée contre le tabernacle. « Depuis le temps qu'on te cherche ! Que fais-tu là ? — Mais, ma prière. — Pourquoi la fais-tu sur le haut de l'escabeau ? A quoi penses-tu ? — A lui ; c'est que je l'écoute et je l'entends mieux d'ici. » Il avait sept ans, peut-être ton âge.



15 Bien sûr, il fit partie des enfants de chœur. C'est un grand honneur d'accompagner le prêtre à l'autel, de présenter tout ce qu'il faut pour le saint sacrifice, jusqu'au vin qui doit devenir le sang de Jésus. Pierre-Julien apportait à ses fonctions une ferveur et une joie très grandes. Avait-il quelques sous lors d'un mariage ou d'un enterrement ? C'est peu probable, le pays était pauvre. L'enfant n'en était pas moins heureux de servir la messe, parce qu'il aimait Jésus. Il fut même nommé cérémoniaire.



16 Celui qui devait servir la messe parcourait les rues, un quart d'heure avant, pour y appeler les fidèles au son d'une clochette. Pierre-Julien imagina un moyen de sonner la messe plus souvent qu'à son tour ; passant par l'église, le soir, il prenait parfois la clochette et l'emportait à la maison, supprimant ainsi toute concurrence. Tu vois qu'il n'était pas sans défaut. Tous les saints en ont eu, et c'est précisément en combattant ces défauts qu'ils sont devenus des saints. Voici quelques exemples de ses difficultés et de ses victoires sur lui-même.



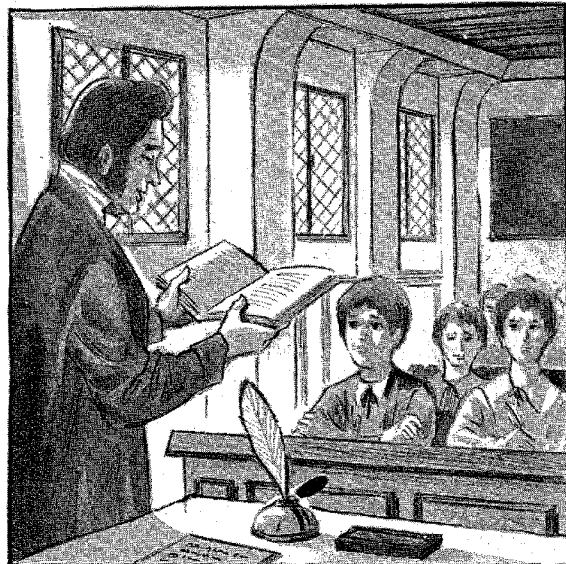
17 En 1815, Napoléon avait traversé La Mure à la tête de ses grenadiers. Les enfants étaient fous de joie ; ils ne jouaient plus qu'au soldat. Pierre-Julien n'était pas le dernier ; il pensait à son parrain Antoine, héros obscur de l'empereur. Marie-Anne lui avait fabriqué un shako de carton ; seulement le pompon de laine qu'elle y avait piqué déplaisait à l'enfant. Or, un jour que voit-il sur l'étalage d'une boutique ? un superbe plumet de grenadier, un vrai ! La tentation est trop forte, il dérobe le plumet et s'enfuit, certain d'être le plus beau grenadier de la troupe.



18 Mais la joie ne dura pas. Si le plumet flottait allégrement dans le vent, la conscience de Pierre-Julien remuait ; et ça faisait un drôle de bruit, lugubre comme le coup de canon qui donne la mort. Le petit soldat baissa la tête, il eut honte. Pris de remords, il revint furtivement à la boutique, lança le plumet où il l'avait pris et s'enfuit à toutes jambes. Puis il se retira dans un coin pour réfléchir. Qu'aurais-tu fait à sa place ? Plus tard, en racontant lui-même cette histoire, il disait tristement : « C'est peut-être le plus gros péché de ma vie. »



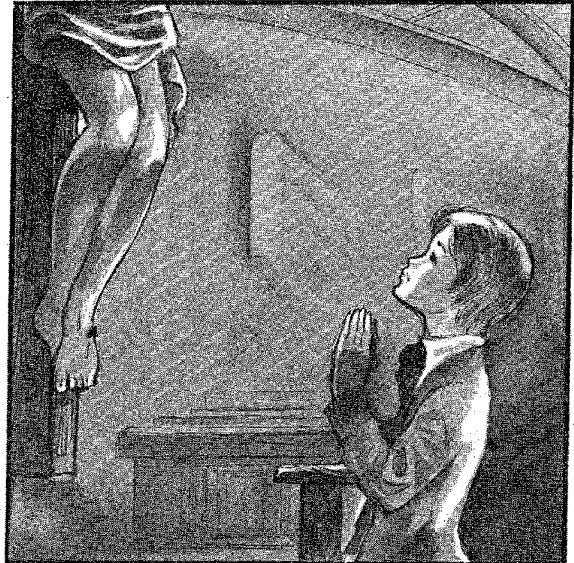
19 Un jour d'hiver, les garçons avaient fait une glissade sur la neige. « Je te défends d'aller avec eux, dit M. Eymard ; sinon, tu verras ! » Un instant l'enfant est seul ; il n'y tient plus. En deux enjambées il est dehors, mêlé aux glissades de ses petits amis. Pas pour longtemps ; à peine a-t-il goûté au plaisir que le remords lui vient. Il n'attend pas, il rentre à la maison, va droit à l'atelier de son père : « Papa, j'ai désobéi. » Et il reçut la correction qu'il attendait. Comme tu le vois, Pierre-Julien ne pouvait vivre dans la fausseté et le mensonge.



20 Vint le moment d'entrer à l'école. Tu sais bien que la classe n'est pas toujours intéressante, qu'il y a des matières rébarbatives, parfois des maîtres intranquillants, très souvent des écoliers jaloux et chicanes. Et plus on est bon élève, sage et correct, plus on est exposé aux sarcasmes des paresseux et des chahuteurs. L'enfant Eymard en fit plus d'une fois l'expérience. Mais cela n'arrêta pas son application. Il savait pourquoi il devait travailler à l'école. Pour aimer le bon Dieu, pour le faire aimer, il ne faut pas être un niais : les niais ne sont jamais écoutés.



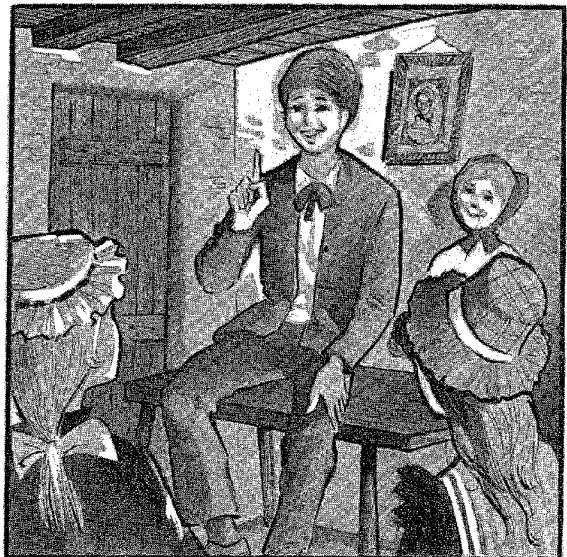
21 Devant cette bonne volonté, M. Eymard conçut de l'ambition pour son fils ; ce garçon ne serait pas simple coutelier mais fabricant d'huile de noix. Toujours inventif, il construisit lui-même un pressoir à huile. Pour l'enfant, il n'était plus question de s'amuser ; après l'école, le pressoir, les commandes à domicile. Ses camarades le harcelaient pour qu'il vint jouer. Certains, dépités et moins gentils, lui criaient : « Tu sens l'huile, tu sens l'huile ! » Et le pauvre écolier en éprouvait bien quelque peine. Mais il ne rendait jamais injure pour injure.



22 Son emploi lui donnait l'occasion d'entrer souvent à l'église ; il sentait le besoin non pas tant de réciter des prières, mais de regarder Jésus pour rester pur, bon et juste. Que de fois durant son travail au pressoir il devait reprendre des camarades maraudeurs qui venaient dérober des noix. Ces camarades, qui venaient toujours le relancer jusque dans sa boutique, il les retrouvait dans la rue, en bande gouailleuse. Comment agir avec eux ? Il était de taille à se défendre à coups de poings ; mais justement, était-ce bien cela qu'il fallait faire ?



23 Il croyait que pour devenir un saint, il fallait faire des choses extraordinaires. Un jour, il se rend à l'église, se passe une corde au cou, se déchausse, allume un cierge et va processionnellement jusqu'au chœur où il récite à genoux une formule de son invention demandant pardon pour les péchés du monde. Il se croyait seul ; par hasard, une femme priait sur la tribune. Elle vint à lui, le gronda vertement. Et l'enfant de s'excuser avec un accent d'humilité convaincue : « Oh ! Madame, ce n'est pas pour me moquer, je faisais mon amende honorable. »



24 Dans la maison contiguë, habitaient trois fillettes espiègles au possible ; leur père aimait les confier à Pierre-Julien. Et l'enfant, prenant son rôle au sérieux, leur racontait des histoires. Parfois, invitant d'autres enfants, il jouait à la bénédiction ; il endossait alors une sorte de surplis de sa fabrication. L'assistance pouffait de rire : « Allons, mesdemoiselles, il ne faut pas rire, nous allons faire la prière. » Il ouvrait une armoire où il y avait un grand crucifix et une statue de la Sainte Vierge, et parfois il y allait d'un petit sermon.



25 Avec des planchettes, il avait fabriqué quatorze petites croix qu'il avait fixées aux solives du grenier, pour y faire son chemin de croix. Annette et Marie-Anne durent monter au grenier et s'agenouiller d'une station à l'autre avec Pierre-Julien. Ce chemin de croix lui tenait tant à cœur qu'il en faisait même dans les champs, avec des branchettes entrecroisées et piquées dans l'herbe. Cela n'est pas grand-chose, c'est vrai ; bien des enfants en font autant. Mais son amour du bon Dieu va le pousser à faire parfois davantage.



27 C'est vers cette époque, le 22 mai 1822, qu'il reçut le sacrement de confirmation des mains de Mgr Claude Simon, évêque de Grenoble. Détail intéressant : ce vénérable prélat, sept ans plus tôt, avait ordonné prêtre Jean-Marie Vianney, devenu curé d'Ars en 1818. Je te dis cela parce que nous aurons encore souvent l'occasion de parler de lui au cours de cette biographie. Dans la confirmation, par la grâce du Saint-Esprit, nous recevons la force nécessaire pour être de bons chrétiens. Et tu verras comme Pierre-Julien, dès cette époque, devient fort dans sa foi et dans son amour du bon Dieu.



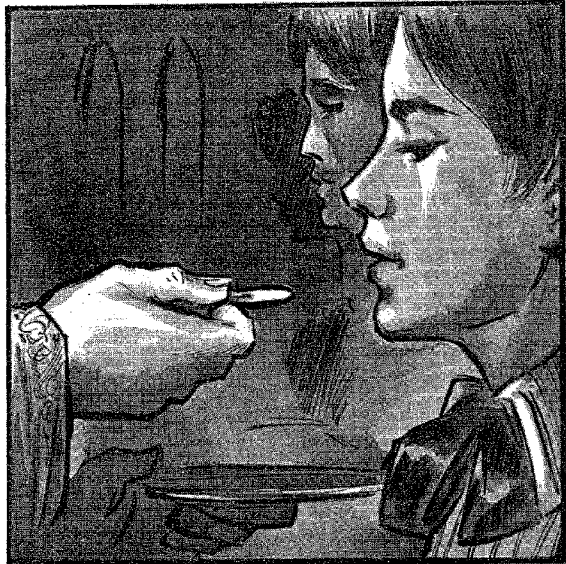
26 Même pour la confession, la coutume s'était établie de ne recevoir les écoliers que de loin en loin. Ceci ne plaisait pas à Pierre-Julien. Un matin d'hiver, très tôt, il part avec son ami Victor ; ils sont à jeun tous les deux. Il neige, le chemin est long. Ils font huit kilomètres et arrivent enfin aux Villars. C'est l'heure de la messe. Ils la suivent pieusement, se confessent ensuite et tout heureux prennent le chemin du retour en grignotant un talon de pain. « Nous sommes bien heureux de n'avoir plus de péchés, dit Pierre-Julien ; restons bien sages. »



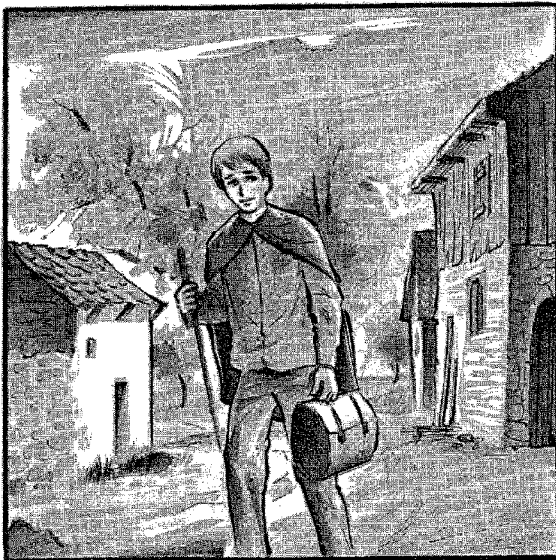
28 Aux portes de La Mure, non loin du bourg, s'élève une petite colline. Sur cette colline se dressait jadis une citadelle, poste de vigie et de défense contre les invasions possibles d'un ennemi éventuel. A l'époque dont nous parlons, la citadelle n'existait plus ; à la place on avait érigé trois croix ; ça valait bien toutes les citadelles du monde, n'est-ce pas ? Ce lieu était devenu un but de dévotion pour les braves gens, et avait reçu le nom de calvaire. Que de fois, avant sa première communion, Pierre-Julien y monta, pieds nus, même durant la mauvaise saison.



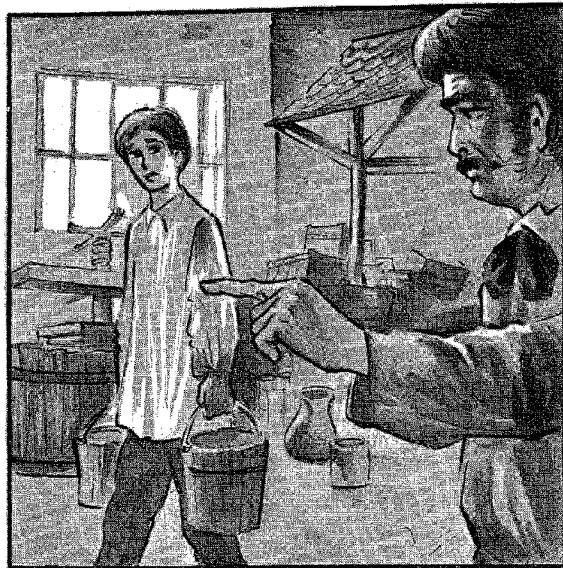
29 Ses parents observaient la loi du carême rigoureusement, à l'ancienne mode. Il essaya de faire de même, en cachette. Marie-Anne le surprit un jour portant son petit déjeuner aux pauvres. « Tu n'as pas faim? — Oh! si, certains jours j'ai tellement faim que je n'en peux plus. Je dois presque m'appuyer au mur pour ne pas tomber; alors je vais à l'église chercher la force de tenir. » La maman admira la vertu de son fils qui dépassait toutes ses leçons. M. Eymard, austère lui-même, ne gronda pas; il se contenta de hausser les épaules en murmurant : « Ça passera avec l'âge. »



30 Enfin, le 16 mars 1823 (il avait alors douze ans passés), ce fut la première communion. Quelle joie! recevoir enfin Jésus qu'il aimait tant. De ce jour béni l'enfant garda un souvenir ineffaçable. Trente ans plus tard, il en pleurait encore en disant : « Quelles grâces le Seigneur m'a faites ce jour-là! » De quoi voulait-il parler? Pour les prédestinés au sacerdoce, il est normal de penser qu'une des grâces de la première communion c'est d'entendre plus distinctement que jamais cet appel intime de Jésus : « Veux-tu être mon prêtre? »



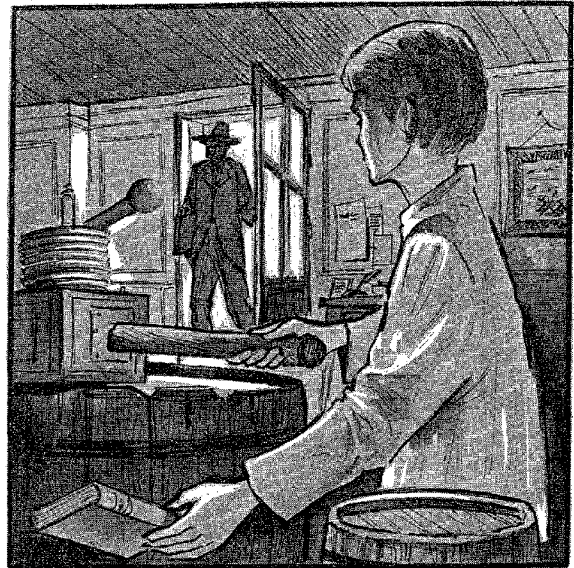
31 Pierre-Julien ne rêva plus qu'au sacerdoce. Le démon, jaloux, vint alors lui barrer le chemin en l'assaillant de tentations délicates et troublantes. Dans son désarroi, l'enfant entreprit un grand pèlerinage à Notre-Dame du Laus, sanctuaire des Hautes-Alpes à quelque quatre-vingts kilomètres de La Mure. Il fit trois jours de marche à pied dans la montagne. La réponse du ciel était prête. Un missionnaire vénérable, le Père Touche, reçut ses confidences. La décision fut nette : « Mon ami, tu dois devenir prêtre; apprends le latin et communie tous les dimanches. C'est dit! »



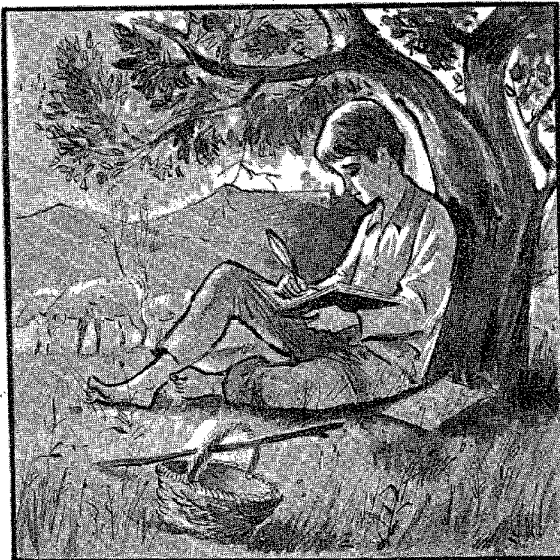
32 Tout ce qui venait de Notre-Dame du Laus était sacré; parents et clergé laissèrent Pierre-Julien communier tous les dimanches. Restait l'autre partie du message, sa vocation. M. Eymard était bon chrétien, mais âpre au gain et entêté; déjà, il avait retiré son fils de l'école. La réponse fut désespérante : « Comment? Tous mes espoirs perdus... Moi le remouleur, le crève-faim devenu ouvrier, puis commerçant avec une belle affaire, tout ça pour rien? Mon fils ne voudrait pas me continuer? Certes non! Si tu veux me faire plaisir, retourne à ton pressoir et n'en parlons plus. »



33 M. Eymard aurait dû comprendre l'honneur que Dieu lui faisait en lui demandant ce fils unique pour son service. Mais sa vie de misère l'avait rendu âpre et volontaire. La mère, pieuse mais craintive, se taisait et priait. Du seuil de son pressoir, Pierre-Julien jetait un regard d'envie vers ceux de son âge qui fréquentaient le collège municipal. Il ne perdait pas courage pourtant ; il avait son idée. Il obéissait à son confesseur du Laus sans désobéir à son père. Au prix de quelques sous, il se procura une grammaire latine et se mit à l'étudier en cachette.



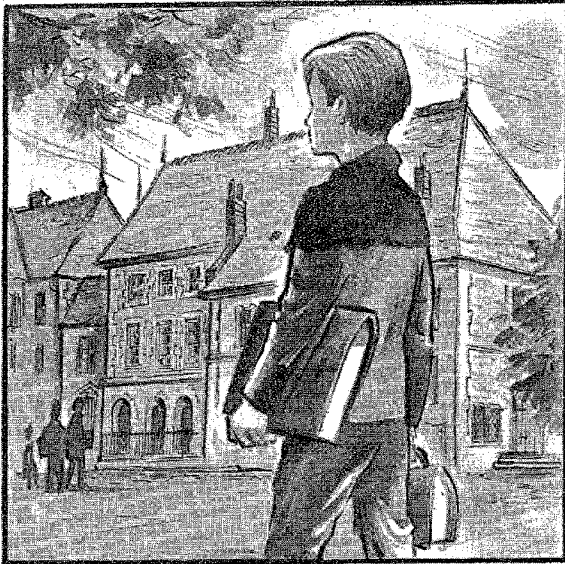
34 Le plus souvent, le père était affairé soit à la coutellerie, soit à une carrière qu'il exploitait hors de la ville. Pierre-Julien en profitait pour tirer sa grammaire et, tout en surveillant son travail, essayait de comprendre les fameuses déclinaisons latines. Il se plaçait dans un endroit d'où il pouvait apercevoir les entrées et sorties ; au moment propice, il cachait son livre, reprenait sa fonction autour du pressoir. Et le père ne s'aperçut de rien ; il n'eut jamais à se plaindre de la marche des affaires. Le petit ouvrier en tout restait consciencieux.



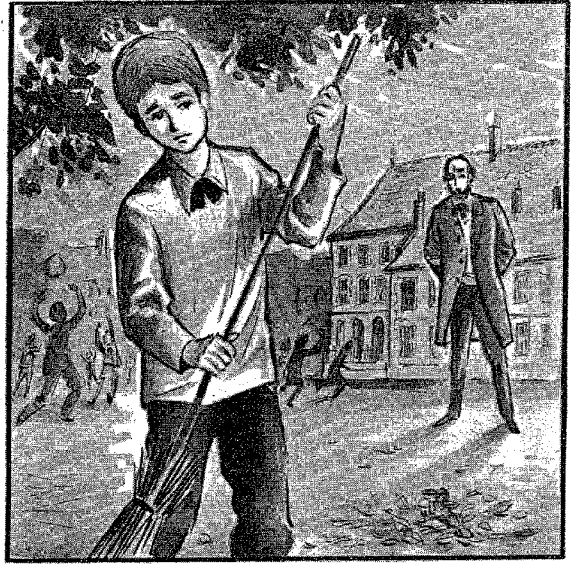
35 Il profita de tout pour se mettre dans la tête déclinaisons et conjugaisons. M. Eymard, toujours ingénieux, s'était acquis du bétail, une étable et une prairie. Il fallait donc mener paître les bêtes. Annette et Pierre-Julien furent désignés pour s'acquitter de cette tâche à tour de rôle. C'était une aubaine pour le jeune étudiant. Il prenait avec lui livres et cahiers, et sur la prairie, adossé à un arbre, se mettait à l'étude et s'exerçait aux traductions, tout en jetant un coup d'œil furtif sur son troupeau. Quand on veut vraiment une chose...



36 Malgré son ardeur au travail, il n'arrivait pas à tout saisir dans l'énoncé de certaines règles grammaticales. Au moment des vacances, quand les séminaristes de La Mure revenaient à la maison, il leur montrait ses essais, attendait corrections et explications. Il se présenta un jour au logis de l'un d'eux. C'est le père qui le reçut et, voyant son sarreau tout barbouillé de taches d'huile, lui lança : « Tu sens tout de même trop l'huile ! » et il lui ferma la porte au nez. Un sacrifice de plus à ajouter à tant d'autres ! Pour arriver au but, il était prêt à tout.



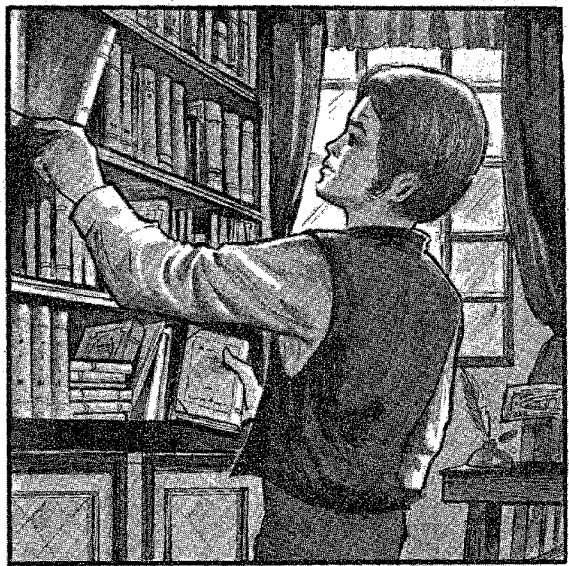
37 Il allait sur ses seize ans. Son père élaborait déjà à son sujet de lointains projets de mariage. Pour sauver sa vocation, Pierre-Julien comprit qu'il fallait revenir à la charge. « Papa, je veux devenir prêtre ; ma décision n'a pas changé. Depuis que je suis sorti de l'école, j'ai commencé d'apprendre le latin. Permettez-moi d'entrer au collège de La Mure. — Le collège, c'est trop cher pour nous — Qu'à cela ne tienne, je solliciterai une bourse d'études en qualité d'enfant pauvre. » Il obtint la bourse et put entrer au collège.



38 Le directeur ne vit pas d'un bon œil le fils du commerçant Eymard profitant d'une bourse d'études. Il s'arrangea pour faire payer au centuple. Au lieu de laisser l'élève jouer en récréation avec les autres, il le désignait pour mille petites corvées qui lui faisaient sentir qu'il était l'enfant pauvre. Humilié, Pierre-Julien n'était pas le seul à l'être. Au bout d'une année, son père ne put supporter plus longtemps de passer pour indigent. Dans une saute d'humeur, il retira son fils du collège et le jeune homme tristement regagna son pressoir.



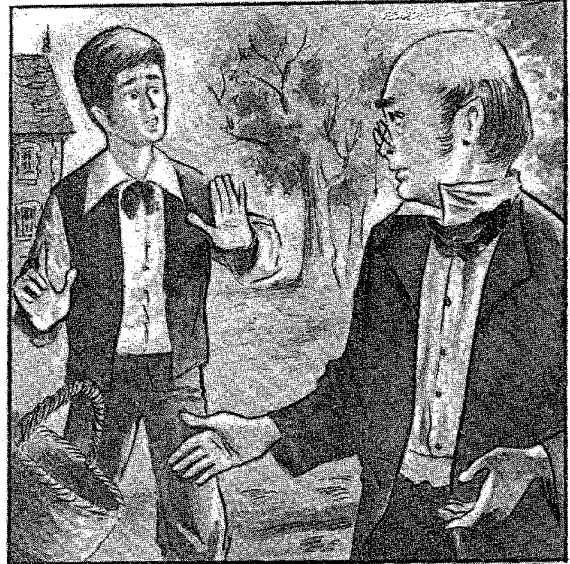
39 Au presbytère, on ne croyait pas non plus à sa vocation ; on le traitait même d'orgueilleux et d'entêté. Il se sentait seul. Un jour pourtant, il se crut sur le chemin de la réussite. Un abbé Desmoulins, aumônier du collège royal de Grenoble, passa à La Mure ; ayant appris l'embarras du fils Eymard, il s'offrit à prendre le jeune homme dans son établissement : il y trouverait, sans bourse délier, logement et leçons, moyennant quelques travaux de jardinage, de ménage et de sacristie. Le marché fut conclu et Pierre-Julien partit pour Grenoble au printemps de 1828.



40 Nouvelle déception : l'aumônier était souvent absent et n'avait guère de loisirs pour enseigner le latin à son jeune domestique. De fait, celui-ci était abandonné à lui-même. Encore eut-il la chance de trouver dans la bibliothèque quelques traductions d'auteurs latins qui lui permirent de corriger ses propres devoirs ; mais il lui fallut beaucoup de patience pour faire peu de progrès. Pourtant, à son âge (il était déjà dans sa dix-huitième année), il n'avait pas de temps à perdre. De plus, le sentiment d'avoir été quelque peu trompé lui était pénible.



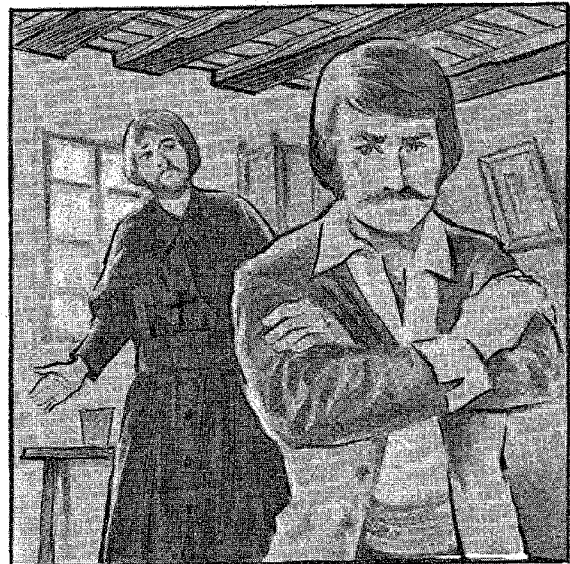
41 D'autres dangers l'entouraient dans son inexpérience. L'établissement hébergeait quelque trois cents mendiants, garçons et filles, et servait encore de succursale de la prison de Grenoble, de maison de correction, d'hospice, de maternité et d'asile d'aliénés. On comprend, dès lors, ce qu'il écrivait à ses sœurs : « J'espère que le Seigneur aura pitié de moi et me retirera de l'abîme de désordre et de crime qui règne dans ce Bicêtre. Priez bien pour moi, car j'en ai grand besoin pour me maintenir dans la vertu au milieu de tant de canailles. »



42 Un jour le directeur l'accoste et lui dit tout de go, pensant qu'il était au courant de la triste nouvelle : « Eh bien ! pauvre petit, ta maman est donc morte ! » Pierre-Julien, atterré, laissa choir le panier qu'il tenait au bras, se précipita à la chapelle, et à genoux devant la statue de la Vierge lui dit : « Dès ce jour, soyez mon unique mère ! Mais plus que tout, cette grâce : que je sois prêtre un jour. » Aussitôt, il repartit pour La Mure. Quand il arriva à la maison, tout était fini, les obsèques de sa maman étaient terminées.



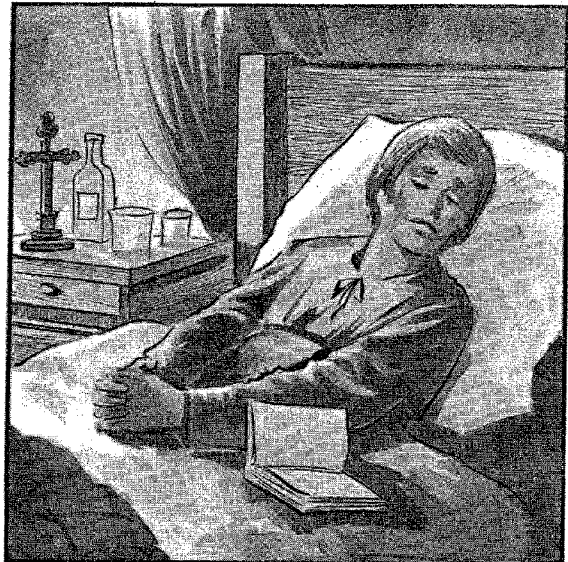
43 Tu t'imagines combien il dut souffrir de n'avoir pas pu contempler une dernière fois les traits de celle qui était la douceur du foyer. Il tomba dans les bras de son père qui lui dit entre ses larmes : « Ah ! Pierre-Julien, comme je t'attendais ! Tu ne veux pas retourner à Grenoble, n'est-ce pas ? Reste avec moi ! » C'était la seule solution, puisque le séjour de Grenoble était tellement peu indiqué pour sa vocation. Résigné à une épreuve dont il ne pouvait prévoir l'issue, il reprit sa place au pressoir, priant et attendant un signe du ciel.



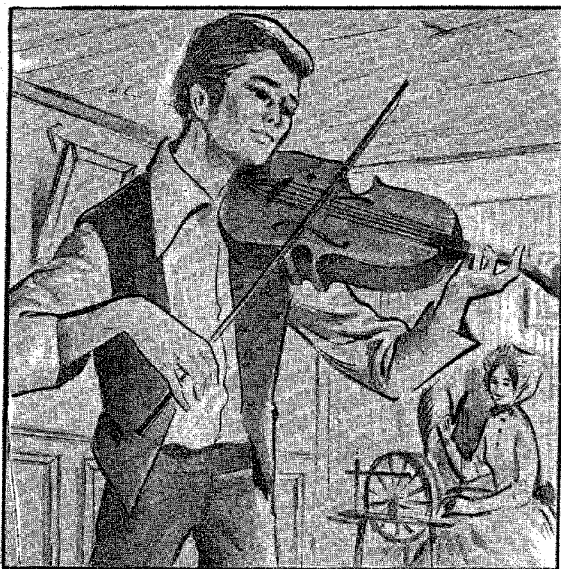
44 En mai 1829, à l'occasion d'une mission, le Père Guibert, oblat de Marie-Immaculée, offrit à Pierre-Julien d'entrer dans leur noviciat. Il vint à cet effet trouver le rude coutelier et aborda la question. M. Eymard sursauta : « Quoi, ce n'était pas fini ? La tombe de la mère à peine refermée... les échecs successifs du garçon... il avait repris le pressoir de plein gré, il devenait indispensable... et puis, à dix-huit ans, c'était trop tard... » Le missionnaire le laissa dire, puis à son tour il parla... Il y eut un silence, pesant, douloureux. Soudain, M. Eymard pleura.



45 Pierre-Julien était libre. Le 7 juin 1829, il prenait l'habit des oblats au noviciat de Marseille. Sa joie fut immense en se voyant enfin sur le chemin du sacerdoce. Il se donna de tout son cœur, comme on sait le faire quand on est jeune et plein d'idéal. L'école de la vie spirituelle où il se formait à la vertu trouvait en lui un sujet mûri par la prière et le sacrifice. Surtout, il y avait la chapelle, le tabernacle, Jésus. C'est là qu'il commença de ressentir pour de bon cet amour total de Jésus-Eucharistie, amour qui allait être sa vie.



46 L'épreuve l'attendait encore. Dans son ardeur à vouloir rattraper les autres, il présuma de ses forces. Pour étudier, il se privait de récréation, de nourriture et de sommeil. Il tomba malade ; les médecins, prévoyant une issue fâcheuse, le renvoyèrent à la maison. C'était l'hiver ; le voyage en diligence froide et cahoteuse fut pénible ; le jeune homme arriva exténué. Malgré les soins les plus attentifs, son état devint désespéré. Mais lui ne voulait pas mourir : « Mon Dieu, gémissait-il, donnez-moi le bonheur de dire au moins une messe, une seule messe ! »



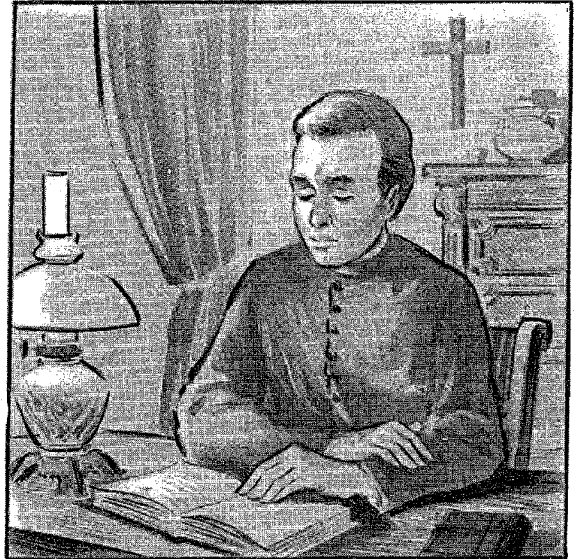
47 La fin sembla si proche qu'on sonna pour lui le salut des agonisants. Il l'entendit : « Tant mieux, on a prié pour moi. Je serai prêtre, je dirai la sainte messe. Jésus me bénit. Me voilà bien mieux ! » En effet, il était sauvé. Mais la convalescence devait être longue. Dès qu'il le put, il reprit ses chers livres, tant son désir était grand d'arriver au sacerdoce. Il se distrait aussi à jouer du violon ; il parvint assez vite à accompagner les cantiques et les chansons que fredonnaient pour lui plaire ses deux sœurs, tout en manœuvrant le fuseau ou le rouet.



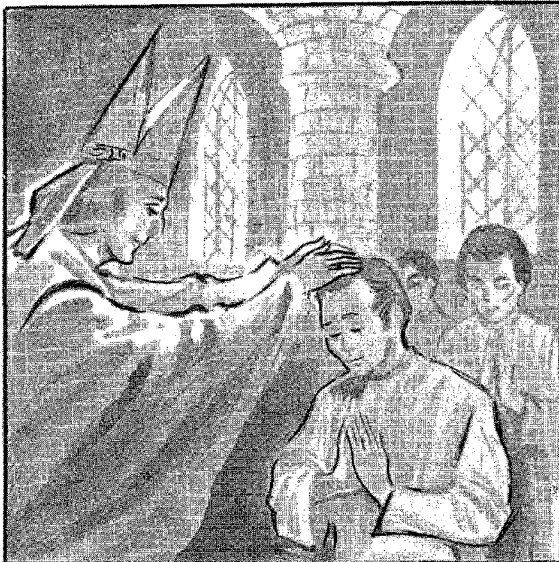
48 Subitement, le robuste M. Eymard tomba gravement malade ; il n'avait que soixante-six ans, mais la misère et les épreuves de la vie avaient épuisé son énergie. Il se sentit vaincu et se prépara à bien mourir. Il avait péché contre Dieu ; il lui avait refusé son fils ; il avait tourmenté le cœur de ce fils par une obstination égoïste ; désormais, il ne mettrait plus d'obstacle à sa vocation. Et Dieu lui fut miséricordieux : une grâce visible de paix illumina ses dernières heures. Il mourut très saintement dans les bras de Pierre-Julien, le 3 mars 1831.



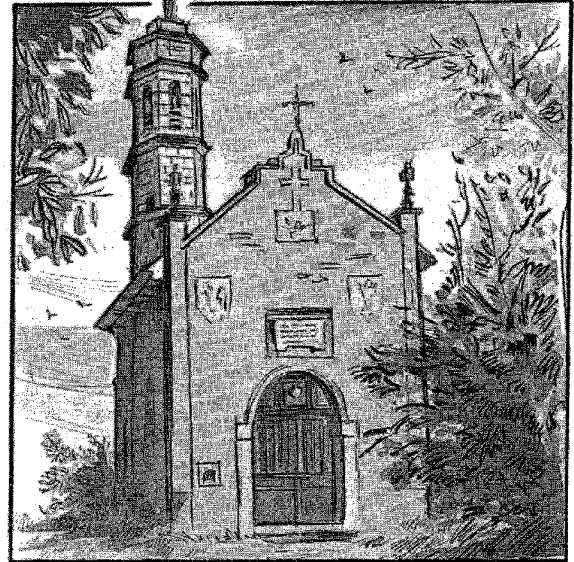
49 Le jeune homme avait vingt ans passés ; il était libre, plus rien ne s'opposait à son idéal. Il demanda son admission au grand séminaire de Grenoble. C'était un cas bien spécial : âge avancé, études tronquées, plusieurs essais infructueux, santé précaire. On exigea de lui un examen d'admission et une lettre de recommandation du curé de sa paroisse. Ce dernier, mal informé, donna un avis nettement défavorable et Pierre-Julien crut plus prudent de s'en passer. Confiant en Dieu, il partit pour Grenoble et put faire son entrée au séminaire en septembre 1831.



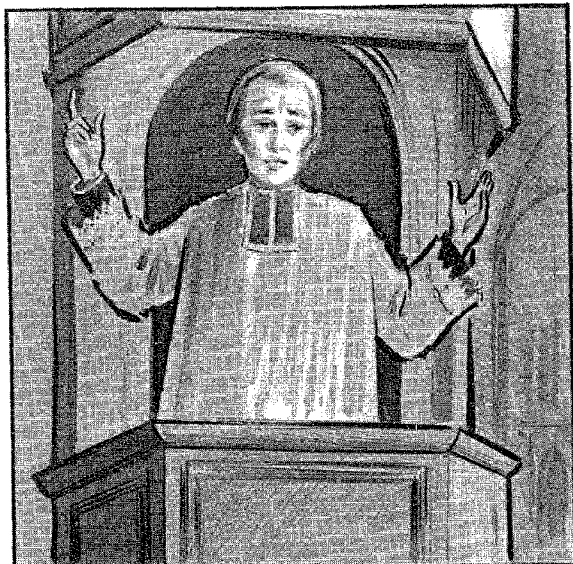
50 Son séjour y fut de trois ans, trois ans d'efforts mais aussi de calme et de bonheur. Ses débuts dans les études théologiques furent difficiles ; il se trouvait encore en retard pour le latin, mais son intelligence était vive et sa mémoire très heureuse. Surtout, il donnait beaucoup de signes de vocation par sa piété, son exactitude au règlement et la grande douceur de son caractère. Il restait cependant frêle de santé et ses supérieurs craignaient qu'il ne fût, sa vie durant, un pilier d'infirmerie. Toujours confiant, il tint bon jusqu'au bout.



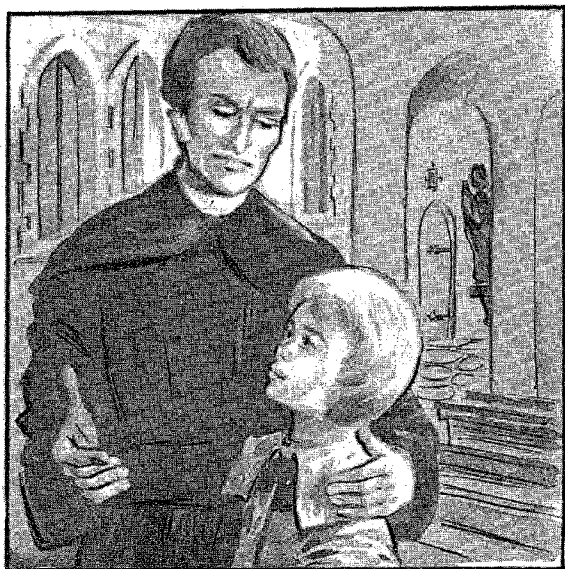
51 Le grand jour approchait ; par une faveur visible de la Providence, ce pauvre séminariste dont les études avaient été tardives et coupées arrivait au seuil du sacerdoce à vingt-trois ans et demi. Fait étrange : Pierre-Julien était tourmenté. Il se savait faible devant les responsabilités du ministère. Il n'était pas encore un saint, et c'est l'idéal de sainteté qui le travaillait. Aussi, dès la retraite préparatoire à l'ordination, il se donnait ce mot d'ordre : « Être prêt à mourir après ma première messe ! » Le 20 juillet 1834, il était ordonné prêtre.



52 Pour célébrer sa première messe, il pensa être seul, à l'abri des distractions de la famille. A l'insu de ses sœurs qui l'attendaient à La Mure, il fit près de 25 km à pied pour atteindre le sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier et, le 22 juillet, y célébra seul sa première messe. Quelques jours plus tard, alors qu'il attendait un signe du ciel, sur injonction de son évêque l'invitant à se reposer dans sa famille en attendant de prendre le poste qu'il lui destinerait, il revint à La Mure et ce fut une grande joie dans la maison Eymard.



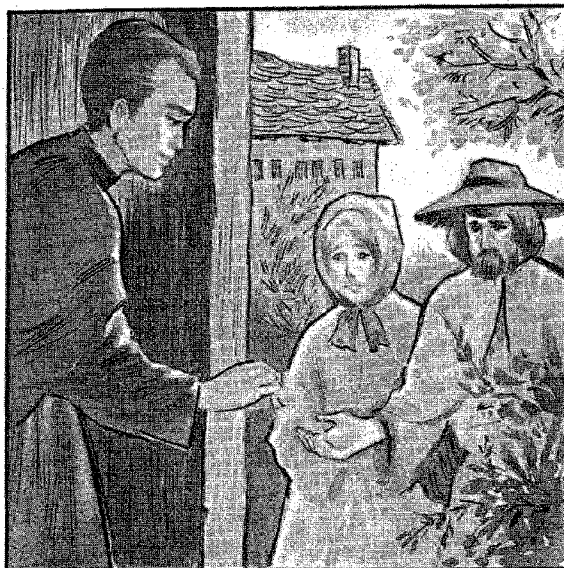
53 Trois mois après, il était nommé vicaire à Chatte, petit bourg de deux mille âmes, sur les hauteurs bordant la vallée de l'Isère. Curé, paroissiens, climat, tout concourait pour faire de cette résidence un séjour agréable. L'abbé Eymard y commença son ministère le dimanche 26 octobre 1834. Bien qu'il eût encore à achever sa convalescence, il ne se considéra pas au repos. Pour un prêtre zélé, il y a toujours du bien à faire dans le bercail du Seigneur. Et s'il lui reste des loisirs, il sait les employer au perfectionnement de son instruction et de sa sanctification.



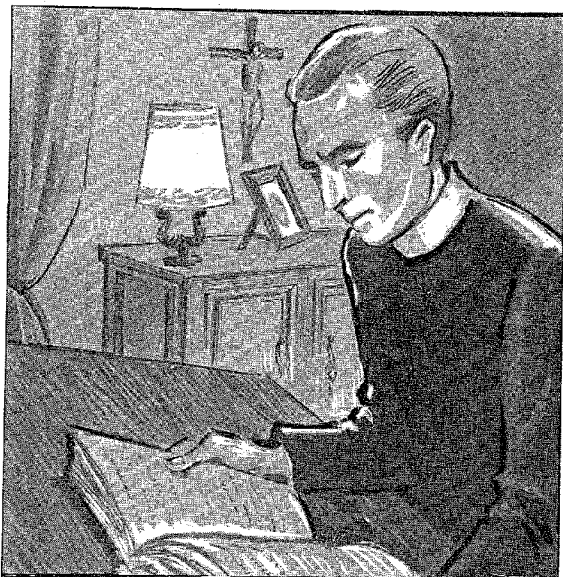
55 Dans la vie, il ne suffit pas de grandir, il faut aussi se former un cœur bon et loyal, se préparer une âme forte et pure. Cela, beaucoup d'enfants le comprennent assez vite; d'autres, par contre, moins bien doués et moins généreux, ne comprennent pas et ne se soucient pas de faire bien. Il est difficile alors de les aider. Plus d'une fois dans ses catéchismes l'abbé Eymard rencontra de ces enfants à tête dure. Il ne s'irritait pas contre eux, il les prenait à part et leur apprenait patiemment que Dieu nous aime et que nous devons rester ses enfants.



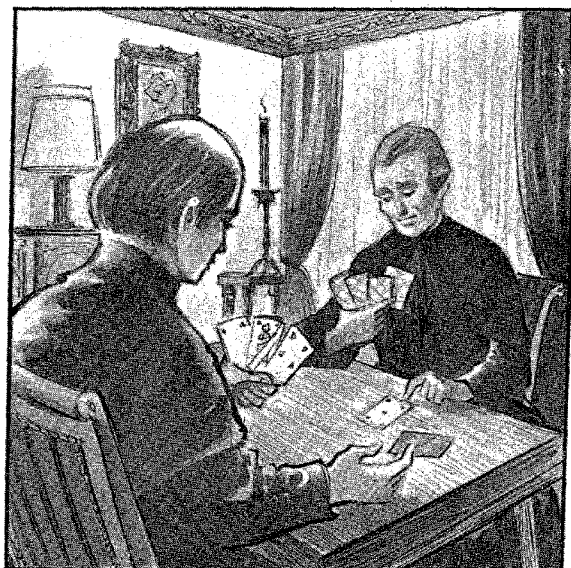
54 La prédication surtout l'attire. Si un groupe de personnes assiste à sa messe, après l'évangile il leur adresse une courte exhortation. Le soir, pour ceux qui font une visite au Saint-Sacrement, sa bouche parle de l'abondance du cœur. Le dimanche après vêpres, si quelques paroissiens restent à l'église par dévotion, il commente les stations du chemin de la croix; il s'anime, il s'émeut; à la station du crucifiement, il lui arrive de ne pas pouvoir achever. « Pauvre, pauvre Jésus! » s'écrie-t-il. Et il doit descendre de chaire.



56 Sa bonté de cœur ne tarda pas à être connue dans tout le pays. Les nécessiteux de tout genre prirent l'habitude et l'audace de venir le solliciter. Il donnait tout; sa bourse était vite à sec; son maigre trousseau aurait passé rapidement et complètement aux indigents si la gouvernante du presbytère n'avait eu l'œil vigilant. Elle fut obligée de cacher discrètement une partie de son linge et de ses lainages, pour qu'il eût quelque chose à mettre en temps utile. On l'appela en souriant « panier percé », vu qu'il ne pouvait rien garder pour lui.



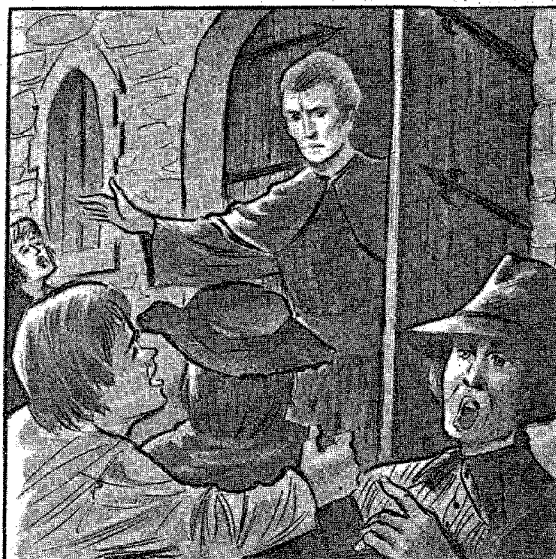
57 Il aimait sa petite chambre tranquille où il pouvait travailler sous le regard de Dieu. Afin de combler certaines lacunes, il se remit courageusement à l'étude. Il appréciait les sciences et les lettres humaines qui, bien comprises, sont élevantes et rapprochent de Dieu. Pour les sciences sacrées, imitant sans le savoir l'admirable curé d'Ars, son contemporain, il déposa à la sacristie une bible, des traités sur la prédication, une histoire de l'Eglise. Et il se plut à lire ces ouvrages dans la compagnie aimée du Maître invisible et présent.



58 Son curé prenait grand plaisir à jouer aux cartes. Pour lui être agréable et occuper les soirées d'hiver, le vicaire s'offrit à apprendre à jouer. La victoire semblait facile au vétéran ; contre toute attente, l'apprenti passa maître en peu de temps et son partenaire eut à essayer d'humiliantes défaites. Or il n'aimait pas ça ; le vicaire ne mit pas longtemps à s'en apercevoir. Charitablement alors, il glissa dans sa tactique quelques maladresses et ses victoires se firent plus rares, à la grande joie de son curé qui vit la chance lui revenir, comme de juste...



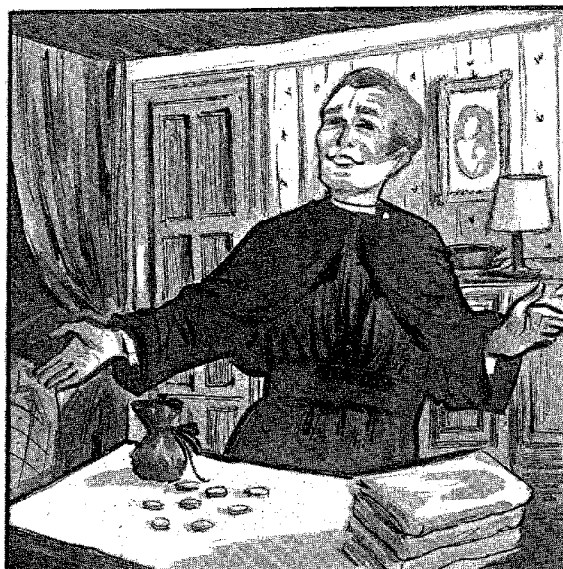
59 La paroisse de Chatte vivait dans le calme. Des esprits novateurs tentèrent d'introduire des « vogues dominicales », des bals et autres divertissements, pour rompre la monotonie des dimanches. Le curé, très perplexe, aurait voulu pouvoir dire non ; mais il craignait de blesser les quémandeurs. Finalement, il remit la décision de la chose au vicaire. Celui-ci vit le danger que cela représentait pour la jeunesse, et fermement il s'opposa, au risque de perdre sa propre popularité. Ne valait-il pas mieux prévenir que guérir ? Les réjouissances familiales en valent bien d'autres.



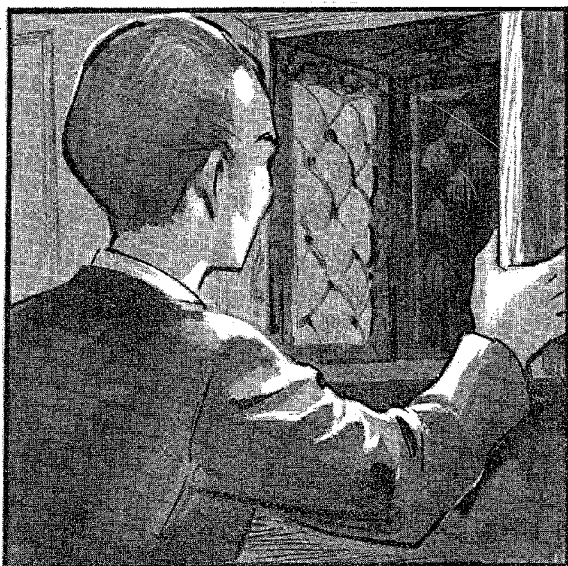
60 Un jour qu'il priait à l'église, il entendit au dehors des ouvriers chantant des couplets inconvenants. Saisi d'une sainte colère, il sortit : « Eh quoi ! vous osez chanter cela sous les murs de votre église, devant de petits enfants qui vous écoutent. Je vous en supplie, cessez ce péché et ce scandale ! » Rien qu'en le voyant accourir, les ouvriers avaient compris leur bêtise ; ils balbutièrent des excuses et tout le reste du jour continuèrent leur travail, parlant à peine, tout peauds et confus d'avoir mécontenté un prêtre qu'ils estimaient.



61 Le curé de Chatte se félicitait de posséder un si précieux vicaire. Il le disait à qui voulait l'entendre, même un peu trop, puisque cette bonne renommée parvint jusqu'en haut lieu. L'évêque de Grenoble jugea l'abbé Eymard mûr pour un poste plus important, et au mois de juillet 1837 il le nomma curé de la paroisse de Monteynard, petit village des environs de La Mure. C'était le curé de La Mure lui-même (providentiel retournement des choses) qui désirait avoir dans son doyenné ce prêtre zélé, alors que six ans auparavant il ne croyait pas à sa vocation.



62 Les préparatifs de départ n'étaient pas complétés : ses livres, son linge. Là, il s'étonna de se trouver plus riche qu'il ne pensait. C'est que son brave curé avait fait prévoyance et, retenant de petites sommes sur le maigre casuel de l'abbé, avait fait acheter à son insu quelques pièces de trousseau pour son « panier percé » de vicaire. Puis, songeant au nécessaire pour monter son ménage, l'abbé Eymard inventoria son avoir en pièces sonnantes. Il vida sa bourse sur la table. Cette fois le rire fusa, clair et franc. Huit sous ! Il lui restait huit sous !



63 En arrivant dans sa nouvelle paroisse, l'abbé Eymard voulut réserver sa première visite à Notre-Seigneur ; hélas, le tabernacle était vide ! Depuis la Révolution, il n'y avait plus de prêtre à Monteynard ; de loin en loin, l'église était ouverte pour une messe rapide et sans prédication. Pas d'hostilité, mais une morne indifférence ; l'ignorance engourdissait les âmes. Pour ne pas se sentir seul et écrasé sous la tâche, autant que pour entretenir l'église et presbytère, le nouveau curé prit auprès de lui ses deux sœurs Anne-Marie et Annette, puis, courageusement, se mit au travail.



64 Le presbytère pouvait attendre. Depuis trop longtemps déjà, les habitants laissent leur église à l'abandon entre les vieux tilleuls de la place et les croix du cimetière ; depuis trop longtemps, la rare messe dominicale, « la messe du chasseur » comme on l'appelait piteusement, se célébrait dans une affligeante solitude. Il fallait regrouper le troupeau autour de l'autel et prier sur de la beauté. L'abbé Eymard fit donc effectuer aux voûtes de son église les réparations les plus urgentes, et se préoccupa sans tarder de donner au culte divin le plus d'éclat possible.



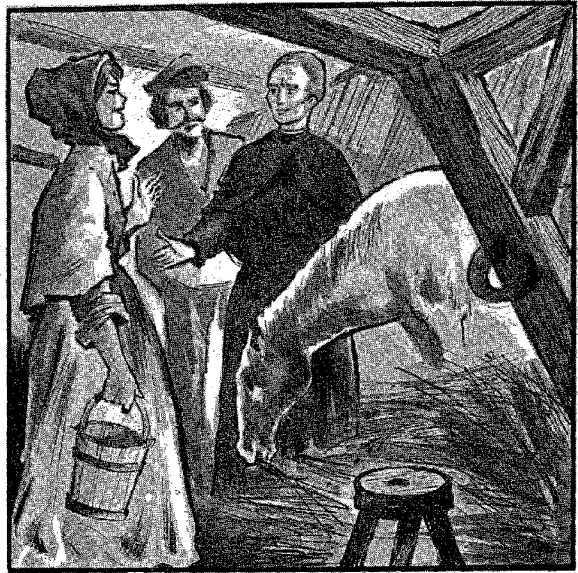
65 Pour la restauration de la maison de Dieu, il n'hésita pas à tendre la main. Le maître-autel verrouillé fit place à un autel de bois doré qu'offrit la Grande Chartreuse. Le clergé de La Mure fit don d'une statue de la Vierge. Les murs, nus et froids, furent couverts de tableaux. Les ornements liturgiques furent réparés et renouvelés ; l'or, la soie et le velours vinrent ajouter leur note gaie aux splendeurs des cérémonies. Et pour clore la série des transformations, de nouvelles cloches tintèrent bientôt sur le village, annonçant à tout le pays le réveil spirituel de Monteynard.



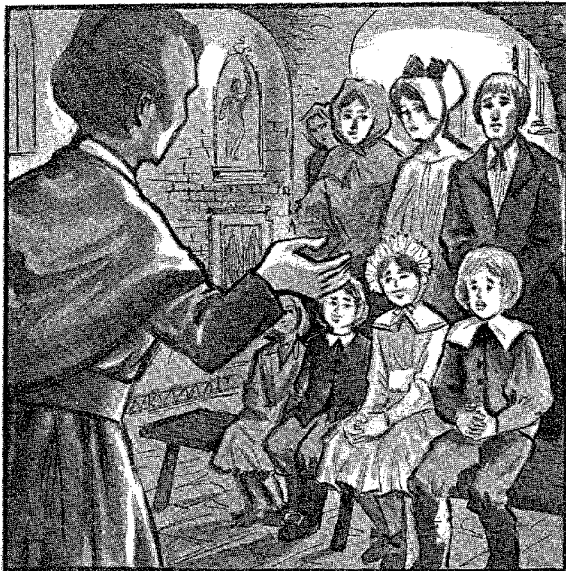
66 Comme à Ars à la même époque, la sainteté d'un prêtre changeait la face du village. Les paroissiens se laissèrent gagner par l'atmosphère de piété que répandait autour de lui leur jeune curé. « Avez-vous vu notre curé à l'église ? Il y passe presque tout son temps, et à genoux encore. Il doit y être heureux. Avez-vous remarqué comme il regarde le tabernacle ? Et comme il dit bien la messe ! » Un jour, ce fut si beau que le curé en pleura : la première communion des enfants de la paroisse, le 6 mai 1838. Il y avait plus de quarante ans, depuis la Révolution, qu'elle n'avait pas eu lieu.



67 Il fut l'ami des pauvres, des malades et de tous les déshérités. Avec ses encouragements et ses conseils, il leur apportait parfois le secours de sa science naturelle ; depuis son enfance, il connaissait les plantes des montagnes et leurs vertus curatives. Il donnait jusqu'au dernier sou, sans calculer ; il lui arrivait de vider le garde-manger de la cure pour nourrir les affamés ; et ses deux sœurs eurent fort à faire pour sauvegarder l'essentiel de leur garde-robe, qui s'en allait parfois sur les épaules d'une mendicante. Le « panier percé » n'avait pas changé.



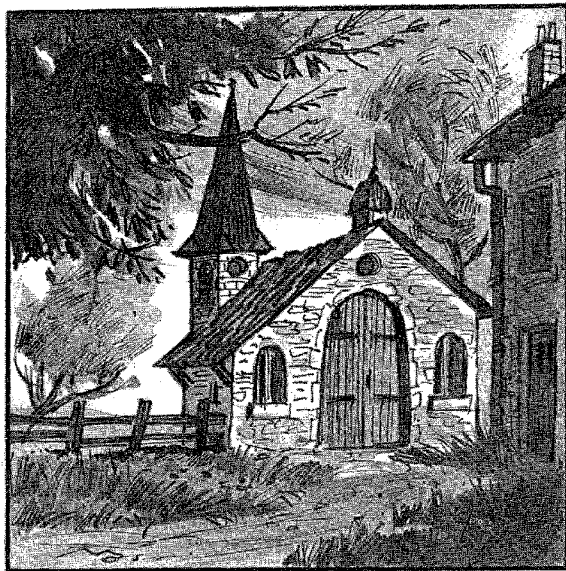
68 Il était surtout très simple. Après les offices, il aimait à se retrouver au milieu de ses paroissiens sur la place de l'église ; c'était un causeur charmant et très adroit. Il s'intéressait à tout et à tous ; les cultures et le bétail attiraient aussi son attention ; et si quelque malheur frappait l'un ou l'autre, il savait consoler et encourager. Il avait le don spécial de provoquer aux confidences les personnes les plus timides, et d'attirer la conversation sur le terrain qu'il voulait. En un mot, il avait l'âme d'un chef, d'un vrai pêcheur d'hommes.



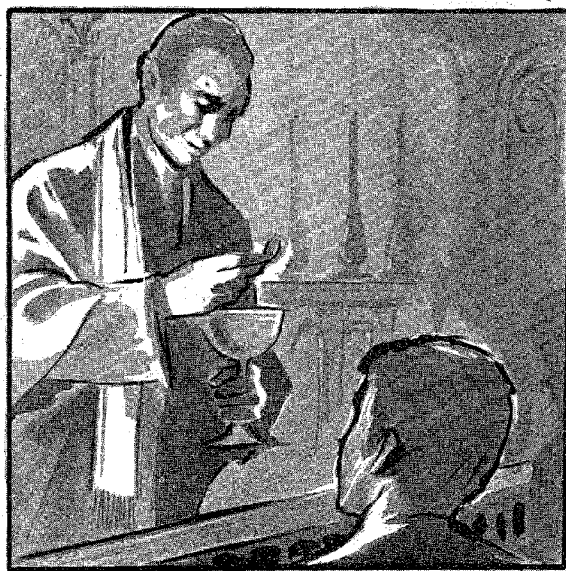
69 La plupart de ses paroissiens, nés ou grands durant la Révolution, manquaient de notions religieuses. Pour les instruire, usant d'un stratagème, il annonça qu'après les vêpres il garderait les enfants pour leur raconter de belles histoires. Les adultes, intrigués et curieux, vinrent aux vêpres pour jouir de l'aubaine et de la distraction. Le curé saisit l'occasion et, tout en racontant de belles histoires, par-dessus la tête des enfants il s'adressa aux parents, leur exposant dans un langage simple les grandes vérités de la foi chrétienne.



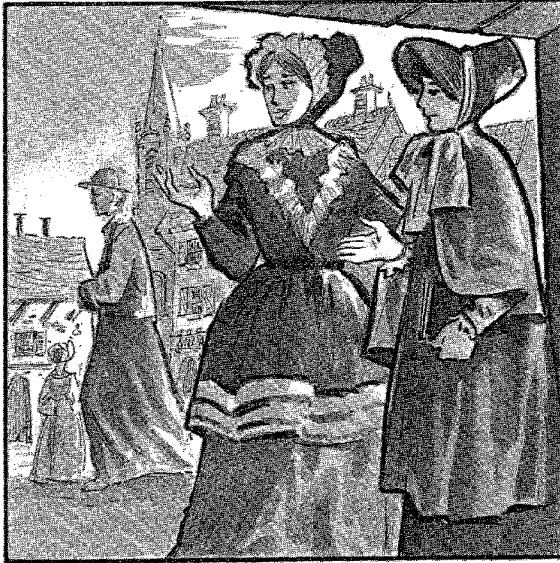
71 Il y avait un fameux violoneux, nommé Guillot, qui à toutes les vogues, à toutes les fêtes foraines de la contrée, rythmait les danses avec son crincrin endiablé. Evidemment, son métier n'était pas pour lui faire aimer l'église et le curé, et il y avait longtemps que chez lui toute pratique religieuse était abandonnée. L'abbé Eymard l'entreprit, lui remua la conscience et fut si habile qu'il le convertit complètement. A tel point qu'un jour Guillot vint apporter son violon au presbytère en disant : « Je vous le donne ; moi, je n'y toucherai plus jamais. »



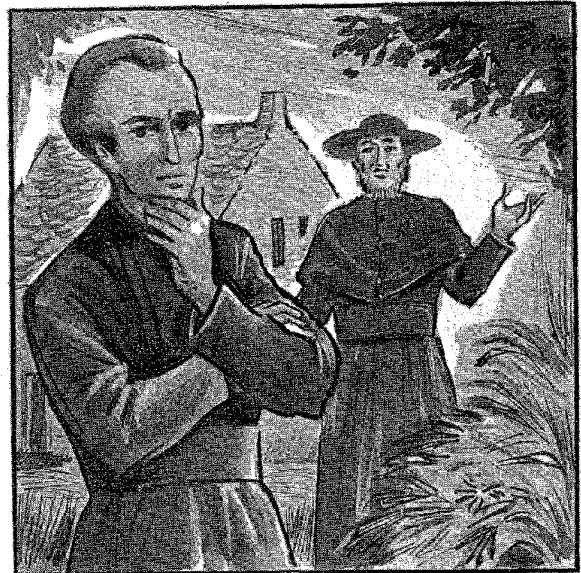
70 L'église n'occupait pas le milieu du village, et beaucoup de personnes âgées ou infirmes s'en plaignaient. Lui aussi regrettait cet éloignement qui l'empêchait de faire ses dévotions au Saint-Sacrement aussi souvent qu'il l'aurait désiré. Or, il y avait au centre du village une vieille chapelle désaffectée. Le zélé pasteur en entreprit la restauration et obtint l'autorisation d'y conserver la sainte Eucharistie. A proximité du presbytère, cette pauvre chapelle devint aussi le témoin de ses nombreuses et ferventes visites à Jésus-Hostie.



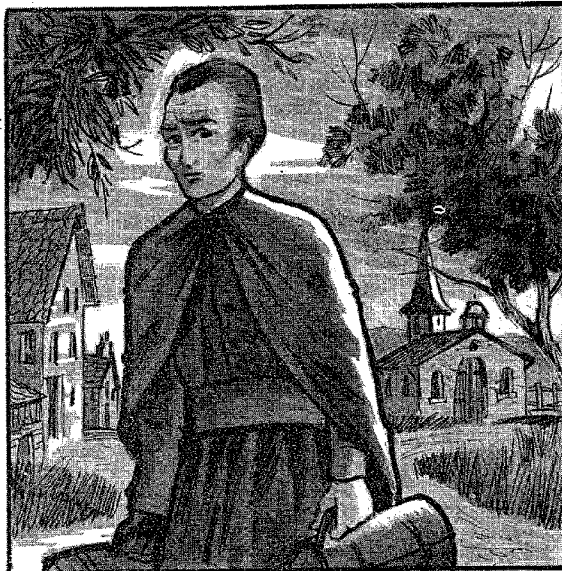
72 Une autre joie fut d'amener à Dieu un pauvre déshérité, abandonné de tous ; casseur de pierres, il gagnait péniblement sa vie le long des routes ; il était de plus sourd-muet et par cela même vivait en marge de la société. Le curé s'intéressa à lui, par des prodiges d'habileté et de patience parvint à se faire comprendre. Il l'instruisit des vérités religieuses et lui fit faire sa première communion. Ce fut sa dernière conquête, aux Pâques de 1839, deux ans après son arrivée, tous les paroissiens sans exception étaient présents à la Sainte Table.



73 Tout ça ressemblait étrangement à ce qui se passait à Ars où l'abbé Jean-Marie Vianney exerçait son ministère. A force de prière, de pénitence et de zèle, il avait transformé une population plus qu'indifférente en une communauté chrétienne très fervente. L'abbé Eymard, au courant de ces faits comme tout le monde, se réjouissait de tant de merveilles, sans se douter que, bientôt, il rencontrerait le saint, en grande amitié. Les gens de Monteynard, de leur côté, en voyant les succès de leur curé, ne pouvaient s'empêcher de penser : « Il n'est pas fait pour rester longtemps avec nous. »



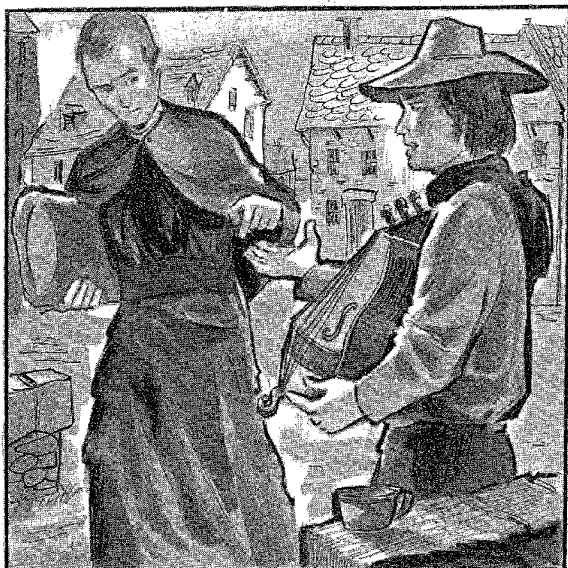
74 Le Père Touche, qui avait autrefois favorisé la vocation du jeune Pierre-Julien, passa par Monteynard au cours de ses tournées apostoliques. Le curé le retint plusieurs jours auprès de lui ; ensemble ils parlèrent des événements, des joies et des tristesses de l'Eglise, des faits nouveaux de son histoire. C'est ainsi que le missionnaire en vint à raconter comment une nouvelle société de prêtres, les maristes, fondée par le Père Colin, rechristianisait les campagnes de France. L'abbé Eymard était visiblement impressionné ; d'anciens rêves évanouis lui revenaient.



75 Son désir de la vie religieuse, autrefois inaugurée puis abandonnée pour raison de santé, revint si fort en son âme qu'il prit une résolution rapide. Sans rien dire à personne, il partit pour Lyon dans l'intention d'y rencontrer le Père Colin. Il en revint enchanté ; sa décision était prise : il serait lui aussi mariste. Mais il fallait obtenir la permission de son évêque ; ce fut très malaisé. Le prélat hésita longtemps avant de laisser partir un prêtre d'une telle valeur. L'épreuve dura plus d'une année. Ayant enfin obtenu gain de cause, l'abbé Eymard, en grand secret, prépara son départ.



76 Il n'était pas insensible ni ingrat ; il souffrait vivement de devoir partir sans dire adieu à ses sœurs et à ses paroissiens, mais il voulait éviter des manifestations inutiles et pénibles. Cependant, les deux sœurs finirent par comprendre qu'il se tramait quelque chose. Habilement questionné, le curé dut tout avouer ; et comme les regrets et les supplications n'avançaient à rien, la décidée Marie-Anne se rendit à l'évêché de Grenoble. Elle arrivait trop tard ; Monseigneur ne pouvait reprendre sa parole donnée. Elle était sur le chemin du retour, quand l'abbé décida de brusquer le départ.



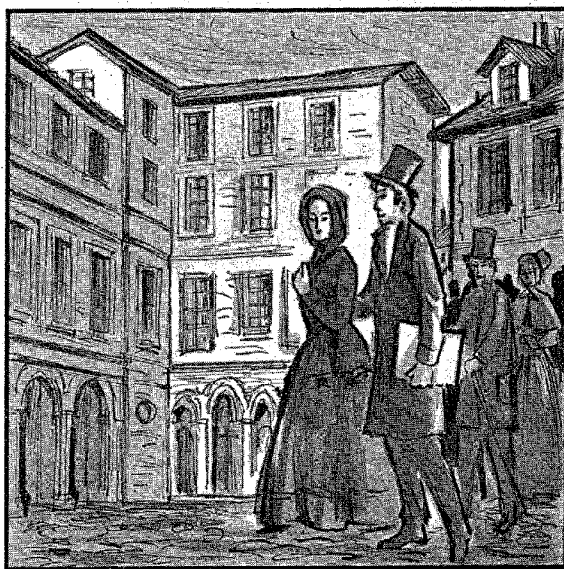
77 Ce dimanche 18 août 1839, il y eut grand-messe et prône habituels ; après quoi il rentra à son presbytère. Par un heureux hasard, il rencontra sur son chemin un joueur de vielle ; il lui mit une poignée de sous dans la main : « Tenez, mon ami, prenez cela et ne manquez pas de jouer longtemps autour de l'église. » Il évita ainsi toute rencontre fâcheuse et put prendre rapidement son petit déjeuner. Puis il sortit par la porte du jardin comme pour une promenade, Annette étant occupée au ménage. Ayant fait un détour d'un kilomètre, il se crut hors de toute atteinte inopportune.



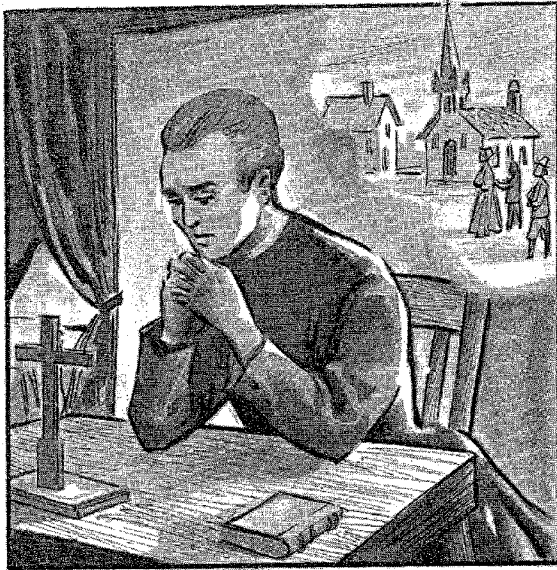
78 Dieu voulait mettre le comble à son sacrifice. Quand il arriva vers la diligence, sa sœur Marie-Anne était là, de retour de Grenoble. Elle comprit, fixa sur lui un regard douloureux : « Ah ! mon frère, j'ai tout compris. Je ne vous demande qu'une grâce : accordez-moi encore un jour, un seul jour ! » Il y eut un silence ; un combat se livrait dans l'âme du jeune prêtre entre la nature et la grâce. « Ma sœur, dit-il enfin, si je vous accorde encore un jour, ma vocation est perdue pour l'éternité. Dieu m'appelle aujourd'hui ; demain ce serait trop tard. »



79 Les deux sœurs se retrouvèrent, très chagrînées, n'ayant plus la perspective de vivre auprès de leur frère. Si l'abbé était capable de ce sacrifice héroïque, les deux pauvres filles n'y étaient pas préparées ; la croix était lourde à porter. Le même jour, le nouveau curé se présentait au presbytère. Il fallut en hâte déménager. Elles revinrent à leur maison de La Mure qu'elles trouvèrent bien grande et bien vide. Et, pendant quelque temps, par leur silence obstiné, elles montrèrent au fugitif une froideur dont il souffrit beaucoup.



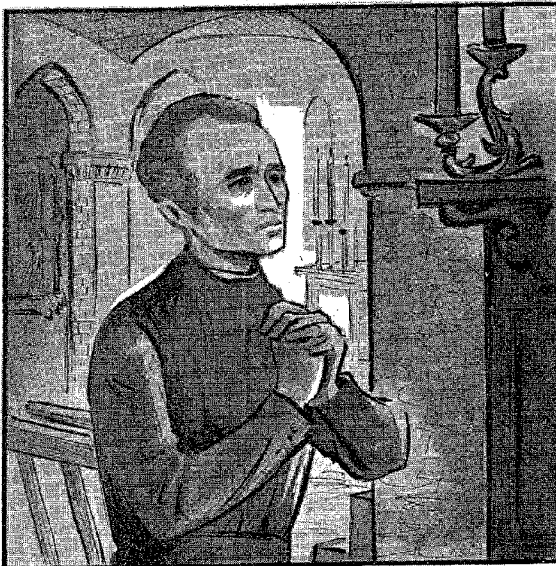
80 De leur côté, les paroissiens de Monteynard se mirent en tête de faire revenir leur cher curé. Une première délégation à l'évêché de Grenoble n'eut aucun succès. Ils allèrent alors jusqu'à Lyon, au noviciat des maristes, pour y rencontrer l'abbé Eymard lui-même. L'entrevue fut pénible pour les uns et pour les autres et aboutit, une fois de plus, à une déconvenue. Ils durent repartir comme ils étaient venus. Là-haut, dans leur village de montagne, on les attendait, en pleins préparatifs de fête, sûrs que l'on était du retour du pasteur. Pour tous, quelle tristesse !



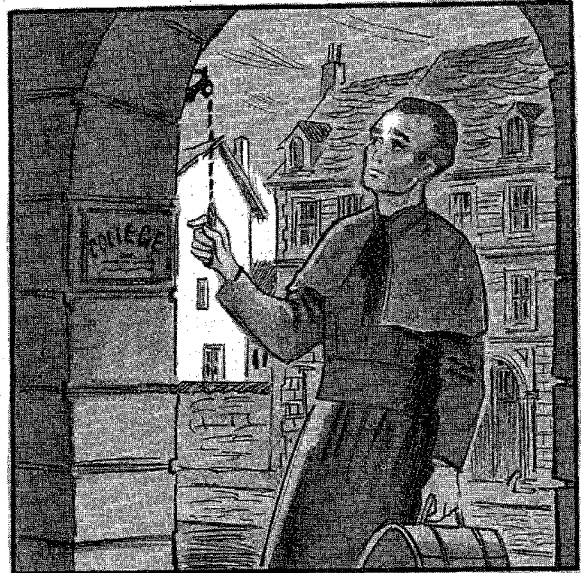
81 Au noviciat des maristes, il est devenu le Frère Eymard. Malgré son saint désir, ça ne va pas sans effort. Son départ précipité, presque tragique, où sa sensibilité d'homme avait été contenue héroïquement, lui revient sous un aspect froid et cruel. Il conserve malgré tout des affections humaines, très chères et très légitimes ; au souvenir des belles années à la cure de Monteynard, son cœur éprouve une douloureuse solitude. Pour surmonter l'épreuve, il lui faut la grâce de Dieu ; il l'obtiendra par l'accomplissement de son nouveau devoir d'état, même dans les choses les plus humbles.



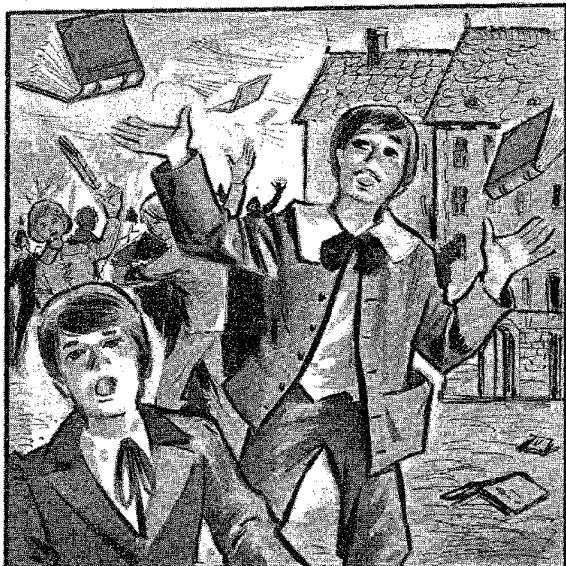
82 Lui, le chef vénéré d'une paroisse, il obéit maintenant à un maître qui le façonne. Lui qui avait ramené à Dieu un peuple indifférent, il doit écouter les leçons d'un autre. Après avoir vécu dans l'intimité avec les êtres de choix qu'étaient ses deux sœurs, il est obligé d'accepter la vie commune avec des personnes qu'il n'a pas choisies. Quand son ardeur le pousse, il doit garder le silence ; quand il aurait goût à la solitude, il doit être gai avec les autres. Alors qu'il n'aime pas le jeu de boules, il doit y prendre part et plaisir.



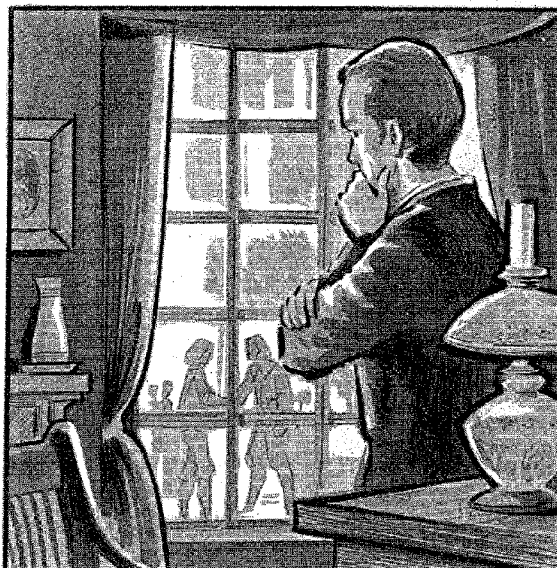
83 Pour mieux répondre à sa vocation de mariste, il prend Marie comme modèle. Quand le passé le tourmente, quand les scrupules l'assailent, essayant de lui faire croire qu'il fait fausse route, quand l'avenir se présente à lui avec incertitude, quand Dieu, pour l'éprouver, le laisse dans la désolation et la sécheresse, c'est vers l'autel de la Vierge qu'il cherche refuge. Par bonheur, la maison du noviciat est bâtie au flanc de la colline de Fourvière. Il a donc la consolation de monter souvent au sanctuaire vénéré de la Madone.



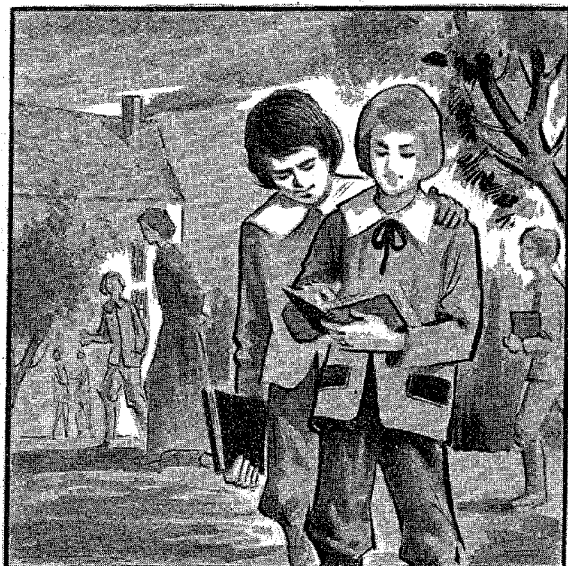
84 Y méditant un jour sur l'attachement de certains serviteurs envers leur maître, Notre-Seigneur lui fit comprendre qu'il devait s'attacher de même à lui sans appréhension pour l'avenir. Subitement, son cœur s'apaisa et, en pleine sérénité, il s'en remit à la Sainte Vierge pour la suite de sa vocation. Cinq jours après, comme si la Providence avait attendu cette accalmie, alors qu'il n'en n'était qu'à son troisième mois de noviciat, le Frère Eymard était nommé directeur spirituel du collège de Belley.



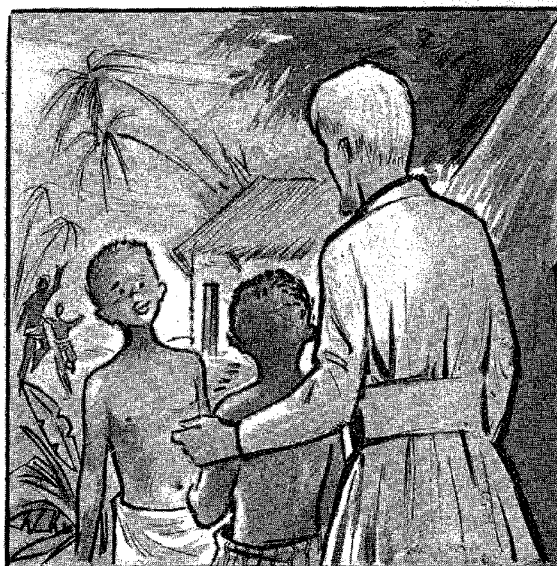
85 Situation très difficile : les idées politiques et anticléricales de l'époque ont pénétré dans l'esprit de la jeunesse. L'indiscipline est le mot d'ordre ; les scènes de révolte sont fréquentes ; on les retrouve jusque dans le sanctuaire. Pour purifier l'atmosphère, il faut procéder à des renvois massifs. On arrive plus ou moins à restaurer la discipline, mais non pas à réformer les consciences. C'est l'âme des enfants qu'il faut changer, et, pour cette tâche ardue, choisir un directeur spirituel ; un nom vient à l'esprit : le Frère Eymard.



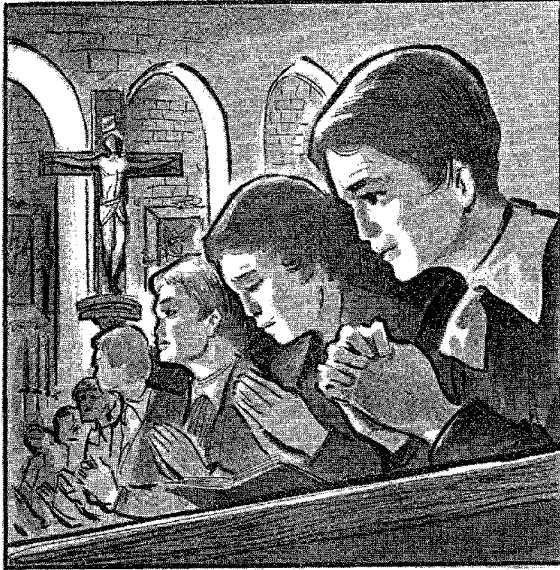
86 Devant cette charge, où déjà plus d'un éducateur a échoué, il hésite, puis accepte, et entre en fonctions en décembre 1839. Mais il ne se lance pas imprudemment dans le travail de réformation ; il commence par observer et se faire la main à de petites expériences, comme un général qui inspecte ses troupes et tâte le terrain. Travail effacé et peu consolant qui dure presque une année, durant laquelle on voit si peu de changement dans la vie du collège que l'on pouvait croire qu'il allait, lui aussi, échouer, après tant d'autres.



87 Peu à peu, la situation se transforme. Comme dans une bataille où, tout à coup, l'espoir change de camp, toutes les chances se trouvent entre les mains du Père Eymard. Il a sur tous un ascendant extraordinaire ; chacun veut le voir, lui parler, ouvrir son âme. L'abandon est total, la confiance règne. Ceux qui faisaient les esprits forts se transforment en élèves dociles et exemplaires. On voit reparaître l'ordre, la discipline, le travail, la piété. Un renouveau de foi et de ferveur change non seulement l'esprit, mais jusqu'à l'aspect extérieur du collège.



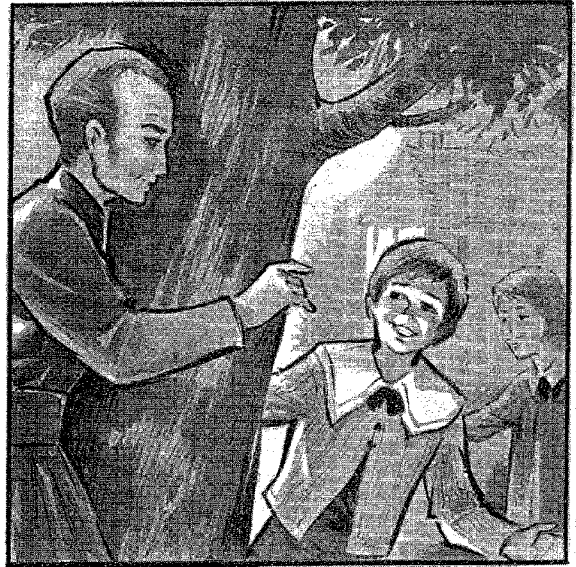
88 Ce revirement avait aussi d'autres sources que le labeur du Père Eymard. Il faut noter en particulier les mérites du Père Chanel, qui avait été successivement professeur, directeur spirituel, et vice-supérieur du collège. En 1836, il était parti pour les missions lointaines d'Océanie. Or, en 1841, arrivait à Belley la nouvelle de sa mort héroïque : après quatre ans d'un apostolat pénible au milieu des hordes sauvages de Futuna, le missionnaire était tombé sous le fer des bourreaux. Ce glorieux martyr eut un effet prodigieux sur la jeunesse.



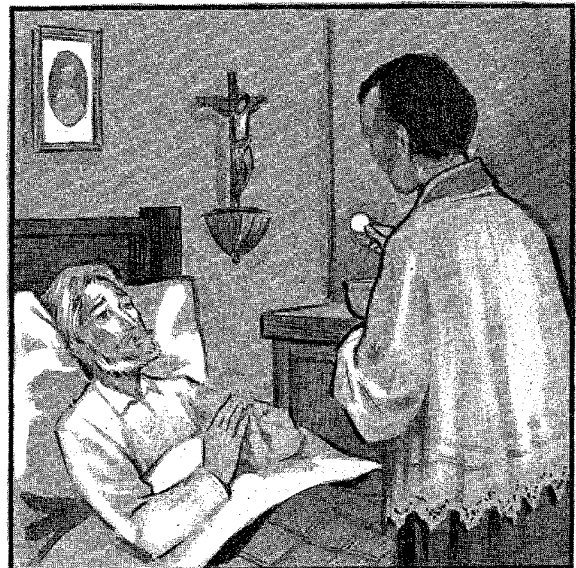
89 Le Père Eymard éprouve une grande consolation à cueillir ces lauriers ; mais il s'agit de ne pas laisser éteindre la flamme. Pour cela, il cherche à développer dans ces jeunes les convictions et la volonté. Il les fait sortir des petites routines de la dévotion extérieure pour les initier à la piété intelligente et virile qui convient à des jeunes gens qui seront bientôt des hommes. Il leur apprend que la vie chrétienne est tout entière dans l'amour et l'imitation de Jésus, et à son exemple dans la lutte, la mort au besoin, pour conquérir la vie.



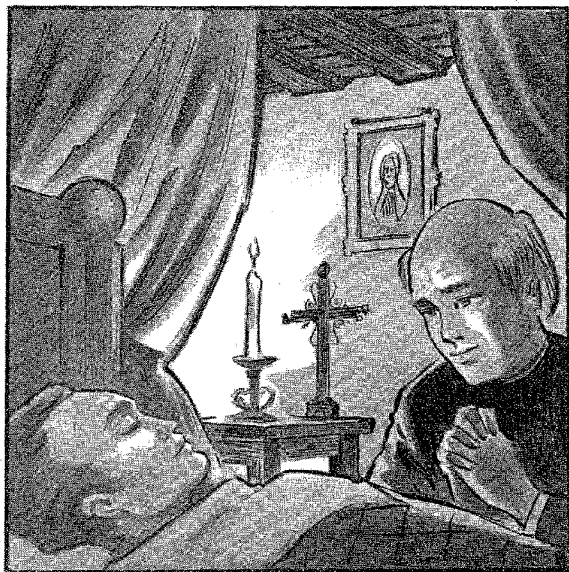
91 Un tambour, dont il se servait gaillardement pour lancer certains avis de réjouissances, faillit lui jouer un mauvais tour. Un dimanche, à l'heure du sermon, émoi général : personne ne monte en chaire. C'est le tour du Père Eymard, mais il est introuvable. Cependant, en se guidant sur certains rataplans significatifs, on finit par découvrir le prédicateur distrait en un coin retiré, où il se détend les nerfs sur son fameux tambour. Confus, il monte tout de même en chaire avec grande simplicité. Si les auditeurs avaient su d'où il tombait...



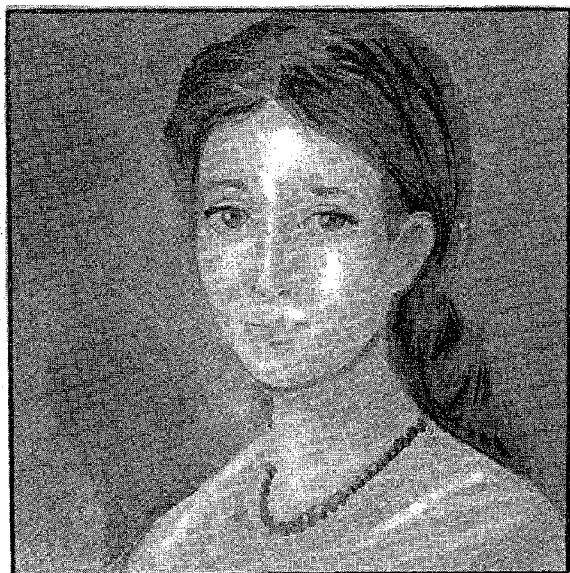
90 En récréation, il se montre un incomparable boute-en-train. Il se met à la portée de tous, petit avec les petits, racontant des histoires tour à tour fantastiques, merveilleuses ou héroïques, suivant l'âge et le tempérament de son groupe d'auditeurs ; volontiers, il prend part à leurs jeux, les entraînant dans des équipées mémorables, entretenant toujours une franche gaieté. Pour lui, un enfant qui sait se récréer, sait aussi travailler. Fatalité des collèves, il a son surnom : « Le Père Aimable », délicieux jeu de mots amené par son nom propre.



92 Sa réputation rayonne hors du collège ; on réclame surtout son ministère auprès des malades de l'hôpital militaire. Quelques vieux grognards de l'Empire ont ainsi la chance d'achever leur vie guerrière dans la paix de Dieu. Tel ce soldat converti et baptisé par le Père et qui parlait ouvertement de la bonté de Dieu comme autrefois il criait : « Vive l'Empereur ! » Tel encore le général Carrier qui, nourri de la Révolution, ayant vécu sans aucune croyance, meurt dans des sentiments de vraie piété grâce au bon Père Eymard.



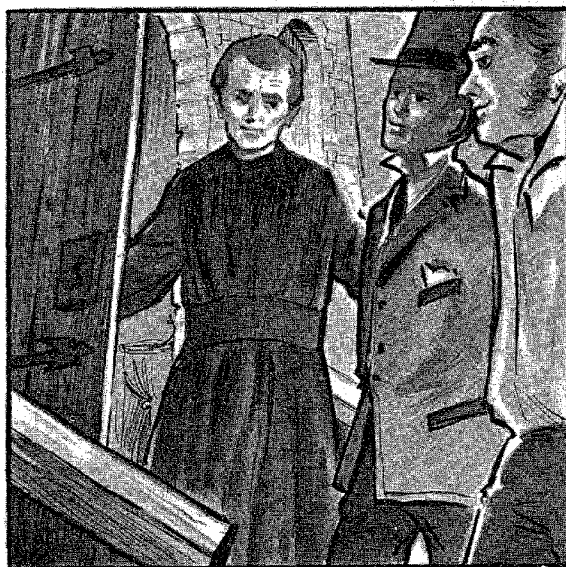
93 Lors d'une grave maladie, il est, trois jours durant, entre la vie et la mort. Le supérieur général vient plusieurs fois à son chevet et lui répète : « Oh ! ne mourez pas, vous me feriez mourir ! » Il ne faut pas s'étonner ; un tel homme est destiné à de plus hautes charges. Au bout de quatre ans, il est nommé provincial de la Société de Marie. Il en paraît écrasé. Pour ne pas donner lieu à des scènes d'adieu pénibles de part et d'autre, il quitte Belley en secret et se rend à Lyon où son premier souci est de se confier à la Madone de Fourvière.



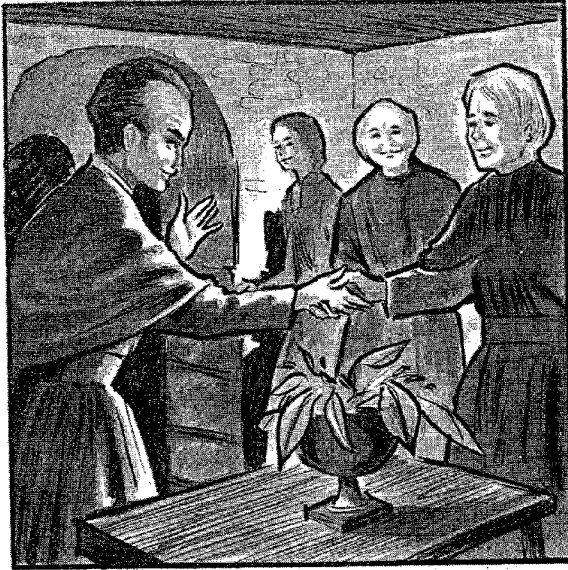
95 A Lyon, il fait la connaissance de Pauline Jaricot. Fille de haute famille, elle avait mis toute son âme et toute sa fortune à la réalisation d'œuvres sociales, en particulier à la Propagation de la Foi, fondée par elle vingt ans auparavant. Mais ces œuvres sociales, longtemps si prospères, connaissent alors un effondrement total ; la riche demoiselle se retrouve réduite à vivre d'aumônes. Dans sa détresse, alors que beaucoup d'anciens amis lui tournent le dos, elle a la consolation de trouver toujours un soutien dans le Père Eymard.



94 Haute dignité, mais aussi lourde charge ; il doit s'occuper spécialement du personnel mariste. Or les missions d'Océanie réclament un personnel toujours plus nombreux. Il a la joie, à la fin de 1845, de pouvoir envoyer dans ce champ d'apostolat, par delà les mers, treize missionnaires d'un coup, le plus fort contingent que la Société de Marie ait enregistré jusque-là. Il les voit partir avec nostalgie, avec envie ; il souhaite prendre leur place, car sa charge de provincial lui pèse énormément.



96 L'amour spécial que le Père avait voué à l'Eucharistie n'est pas éteint. On peut le voir à propos de la rencontre qu'il fait à Paris de deux pieux laïcs : Hermann Cohen, juif converti, pianiste et compositeur de talent, et un capitaine de frégate, le comte Raymond de Cuers. Ces deux hommes avaient réuni quelques amis, avec lesquels ils voulaient établir l'adoration nocturne du Très Saint-Sacrement. Pour réaliser leur rêve, le Père Eymard leur ouvre la chapelle des Pères maristes et reçoit à la résidence les deux promoteurs de l'œuvre.



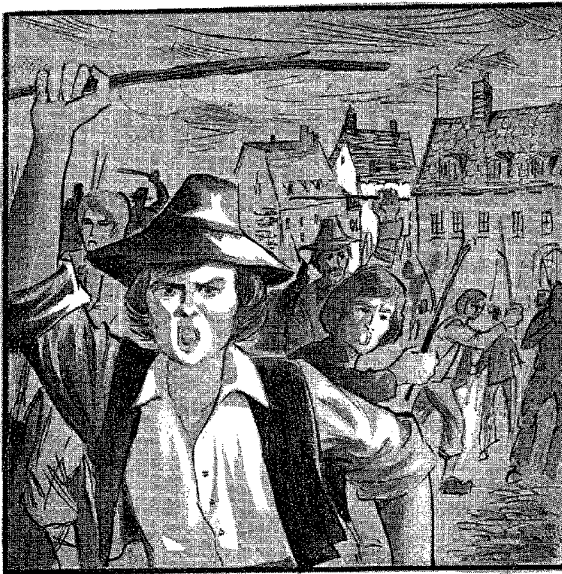
97 Au bout de deux ans, il est nommé visiteur général.

Parcourant toutes les maisons établies en France par la Société de Marie, il doit dispenser à tous les religieux ses encouragements et ses conseils. Il se distingue par une grande bonté et une extrême sollicitude pour l'esprit religieux. Les besoins temporels ou spirituels de chacun fixent son attention. Tous les confrères sont à l'aise avec lui, et quand il quitte la maison toutes les âmes sont dans la paix et disposées à mieux faire. Il est un visiteur dont on désire partout la présence.



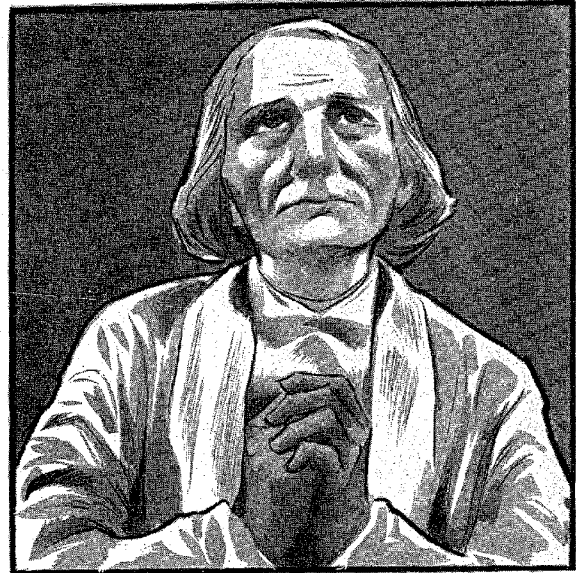
98 Invité à bénir dans un collège une statue de la Sainte Vierge que les élèves eux-mêmes ont érigée sur un piédestal fragile, il s'écrie dans son allocution :

« Bonne Mère, ne vous laissez pas arracher de ce lieu où vous êtes établie pour veiller sur toute la maison. » A peu de temps de là, un ouragan déferle sur la région, emportant tout sur son passage, arbres et maisons. Le mur de clôture est renversé, des blocs de pierre d'une tonne soulevée ; seule la statue de la Vierge reste debout au milieu de la cour, sur son piédestal précaire.



99 A cette époque, Lyon connaît des heures tragiques.

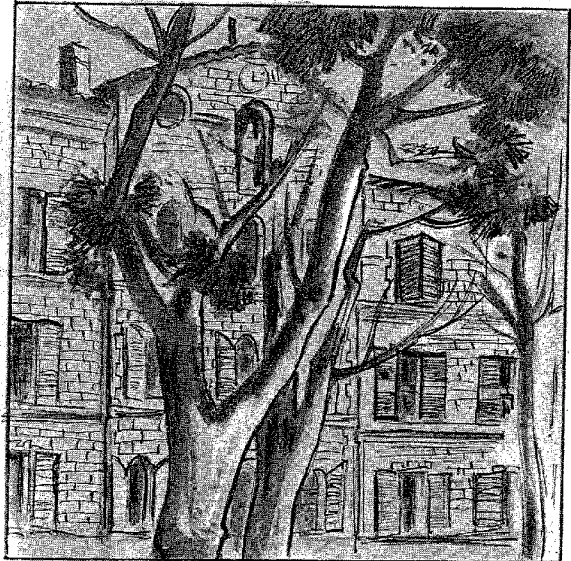
A l'occasion de la proclamation de la République, des bandes révolutionnaires se forment, envahissant les couvents et mettant tout à sac. Le Père Eymard rencontre un jour l'une de ces bandes et essaie de calmer les esprits... « Quoi ? un calotin ici ? le prêtre au Rhône ! » On s'apprête à exécuter l'ordre quand un ouvrier s'exclame : « Mais, c'est le Père Eymard ! » La meute se calme comme par enchantement et, au lieu de jeter le prêtre par dessus le parapet, des ouvriers le portent en triomphe jusqu'à son domicile.



100 Le Tiers-Ordre de Marie venant à périr, c'est à lui que l'on fait encore appel pour sauver l'œuvre. Il la sauve si bien qu'il réussit à décupler le nombre des membres ; et l'on voit même, en 1846, l'adhésion de Jean-Marie Vianney, curé d'Ars. Pour cette tâche du Tiers-Ordre, qui devait faire tout le monde mariste, il trouve une collaboratrice de choix en la personne d'une modeste jeune fille de Lyon, Marguerite Guillot. On la retrouvera plus tard, secondant le Père dans la fondation de la congrégation des Servantes du Très Saint-Sacrement.



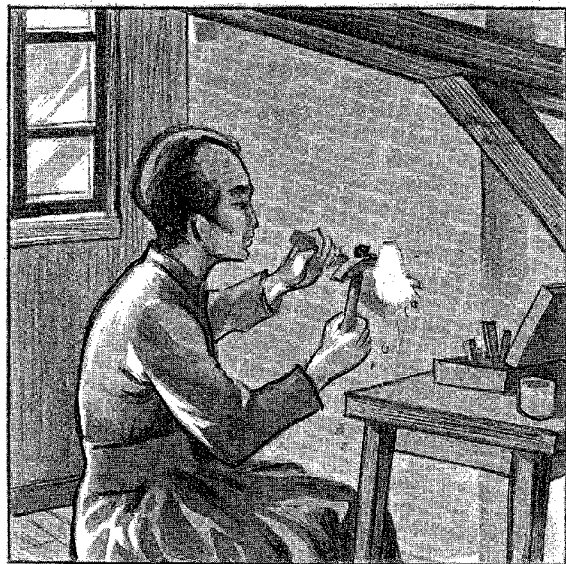
101 Il est préoccupé par une pensée précise : son Tiers-Ordre ne pourrait-il pas avoir une orientation plus eucharistique ? Un jour, dans l'antique chapelle de Fourvière, cette pensée forte l'absorbe au point de lui faire perdre tout autre sentiment : Jésus-Hostie n'a pas, pour glorifier son mystère d'amour, de corps religieux qui soit tout entier consacré à l'Eucharistie ; il en faut un. Cette illumination était-elle comme une première révélation de la fondation future qui se préparait ? Mais il n'est pas temps encore.



102 Une fois de plus, le Père Eymard doit abandonner ses œuvres pour une nouvelle destination. Il est nommé supérieur du collège de Sainte-Marie à La Seyne-sur-Mer, près de Toulon. Cet établissement se trouvait dans un état d'agitation pénible, qui laissait entrevoir sa fermeture prochaine. Pour essayer de le sauver, il fallait lui donner un saint réformateur. Cette nomination, à première vue, n'est pas engageante. Mais en réalité, Dieu l'appelle là pour le fixer dans une vocation religieuse et eucharistique déjà entrevue, se précisant de plus en plus.



103 Il ne veut voir en ce collège à remonter qu'une portion de l'Eglise pour son zèle d'apôtre. Là sa vie devient un renoncement continu. S'il voulait faire comme tant d'autres, être brusque, avoir un air sévère, un abord peu avenant, il pourrait couper court à d'interminables pourparlers et récupérer ainsi un temps précieux. Mais cela ne serait pas à propos, ni pour le bien ni pour la charité. Il est, au contraire, un véritable ange de consolation et de paix. Les têtes chaudes se calment, la ferveur se ranime, la confiance reparait.



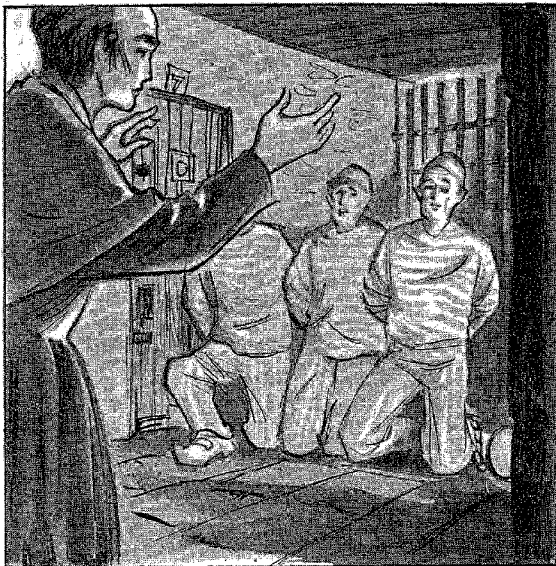
104 Il sait tout ce que peut Jésus-Hostie sur l'âme des jeunes. « La perte de la foi, disait-il vient d'abord de la perte de l'amour. » Aussi, il les invite à la communion fréquente. Quant à lui, il a toujours faim de l'Eucharistie, faim de vivre en sa présence. Pour satisfaire cette piété, il s'avise d'un stratagème qu'il eût voulu garder secret. Il vient habiter dans une chambre contiguë à la chapelle et pratique dans sa muraille un trou, d'où le regard plonge directement sur le tabernacle. Combien d'heures passe-t-il ainsi devant Jésus ?



105 Il a l'occasion de rencontrer de nouveau le capitaine de frégate Raymond de Cuers, nature vive, violente, tranchante comme un sabre ; mais sous cette rude écorce, il y a un cœur sensible et pieux. M. de Cuers, ramené à la religion par les épreuves de la vie, est un grand dévot de l'Eucharistie. Il a établi à Toulon l'œuvre commencée à Paris, l'adoration du Très Saint-Sacrement. La rencontre et l'amitié du Père Eymard, qui devient l'aumônier attiré du groupe des adorateurs, va lancer l'œuvre encore hésitante sur une voie toute nouvelle.



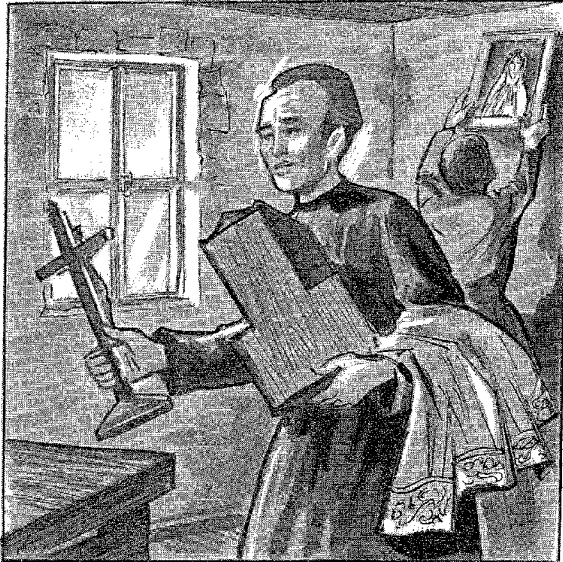
106 L'intuition reçue à Fourvière, en 1851, qu'il manquait à l'Eglise une communauté d'hommes destinée à l'adoration du Très Saint-Sacrement, lui revient fortement. Un jour de 1853, cette pensée devient si forte qu'il n'y a plus moyen de se méprendre sur la volonté divine : il doit se dévouer au service du Dieu d'amour, former l'adoration perpétuelle, établir un ordre religieux, même au prix du sacrifice de sa vie mariste. Sous l'impulsion de la grâce, il crie vers Dieu : « Rien ne m'arrêtera, dussè-je manger des pierres et mourir à l'hôpital ! »



107 Son apostolat eucharistique pénètre jusqu'au bagne de Toulon ; il ne dédaigne pas ce ministère obscur, sachant bien qu'il y a de belles âmes sous les chaînes et qu'on peut se sanctifier à traîner le boulet. Il y prêche une retraite et, des meilleurs de ces détenus, il veut faire des adorateurs en esprit, assignant à celui qui veut s'inscrire une heure du jour ou de la nuit pendant laquelle il doit diriger sa pensée vers le tabernacle. Que de bien ne fait-il pas ainsi parmi ces pauvres abandonnés dont personne ne se soucie spirituellement !



108 Vient le moment décisif. Pour répondre à sa vocation eucharistique, il doit abandonner sa vie mariste : cruelle épreuve. Son supérieur général lui déconseille cette rupture. Pour sortir du doute l'affaire est portée à Rome. Pie IX déclare : « L'œuvre vient de Dieu, j'en suis convaincu. L'Eglise a besoin de cela. Qu'on prenne tous les moyens de faire connaître la divine Eucharistie ! » Fort de cet appui, le Père Eymard obtient enfin la dispense de ses vœux. « Personne ne sait, écrit-il, ce qu'il m'en a coûté de faire ce pas et de dire : Jésus, me voici ! »



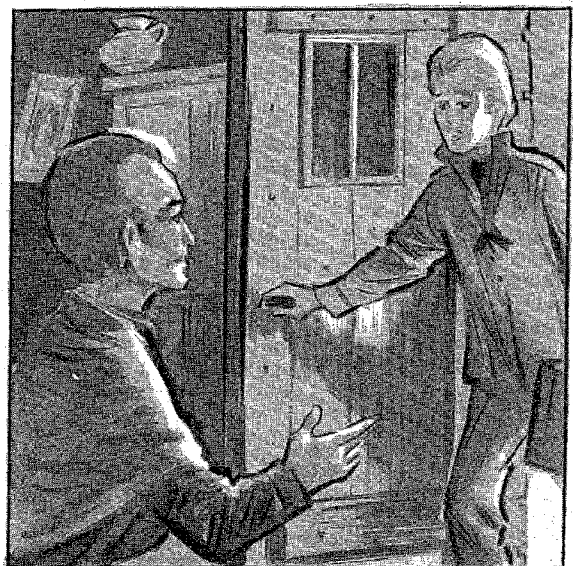
109 Le Père Eymard se rend à Paris, y retrouve le capitaine de Cuers qui lui aussi a tout quitté pour se consacrer au Dieu de l'Hostie ; ayant obtenu son congé définitif de la Marine, il est devenu prêtre. A eux deux, ils unissent leurs efforts et leur ferveur et finissent par s'installer à la rue d'Enfer, dans une maison pauvre et insalubre. Ils commencent comme dans un désert ; les ornements sacrés sont de l'emprunt, pas d'ustensiles pour la cuisine, une paire de draps, une chaise, une cuillère... Mais l'amour fait supporter ce dénuement.



110 Il faut surtout que le Maître adorable soit bien logé. Grâce à des dons généreux, des travaux sont entrepris pour la chapelle. Désastre ! Un jour, la caisse disparaît en même temps qu'un pauvre cuisinier récemment engagé. Fini le beau rêve du trône royal eucharistique. Et le Père Eymard a le courage d'appeler ça « une grâce de Dieu ». L'entrepreneur, de son côté, consent à poursuivre les travaux et à patienter pour la facture. Il y a là, mon ami, de part et d'autre, un bel exemple de confiance en la Providence.



111 L'inauguration approche ; il se prépare à cette joie par un double sacrifice. Depuis vingt-cinq ans, à la suite d'une pleurésie qui l'a laissé très sensible au froid, il porte une calotte de velours. Il use de même de tabac à priser, souverain remède de ce temps-là contre la migraine ; deux habitudes prises sur prescription médicale. Résolument, en hommage au Dieu de l'Hostie qu'il veut servir en toute perfection, il met la calotte au vestiaire et dépose aux pieds d'une statue de Marie sa vieille tabatière que jamais plus il ne toucha.



112 La première exposition solennelle du Très Saint-Sacrement a lieu à l'Épiphanie, le 6 janvier 1857. Quelle fête pour le fondateur ! Son rêve se réalise. Mais bientôt, une angoisse, primant tous les autres soucis, le torture. Les semaines, les mois passent ; il est toujours seul avec le Père de Cuers. De temps en temps, une vocation se présente, mais la pauvreté est si grande que le découragement tombe sur les bonnes volontés. C'est un va-et-vient continu d'aspirants, d'essais, d'incompréhensions et d'abandons. L'existence de sa fondation est en jeu.



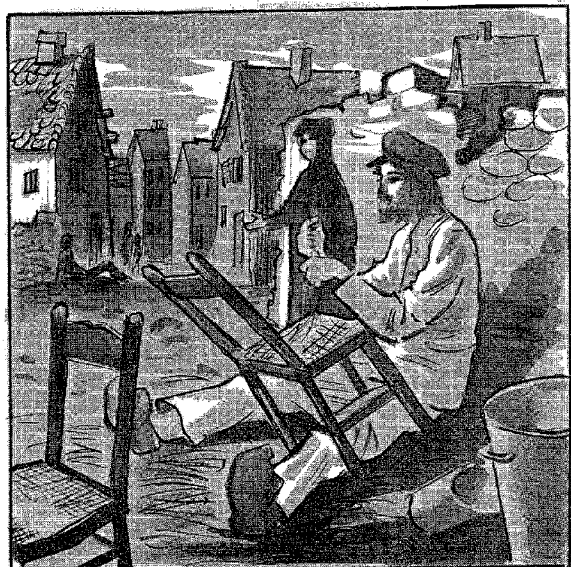
113 On souffre de la faim. Un soir, pour tout potage, on doit se contenter de l'eau qui a rincé une bouteille d'huile. A bout de ressources, le Père en est réduit à faire le sacrifice d'un livre rare, numéro d'une collection du Père de Cuers. Un bouquiniste en donne quelques malheureux francs : de quoi vivre un jour. Cet état de choses ne passe pas inaperçu ; les langues en profitent pour dénigrer le fondateur : « Il a cédé à l'ambition, il a abandonné une voie sûre pour un rêve personnel... » Cette incompréhension de ses amis est la croix la plus lourde.



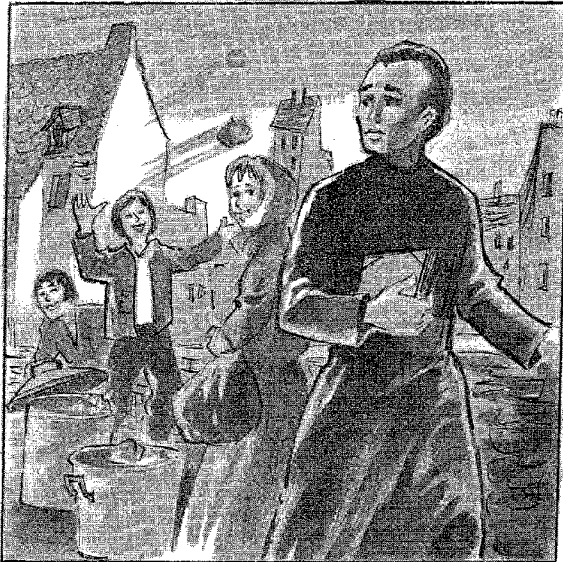
114 Prenant pitié des choristes qui manifestent quelque fatigue à réciter l'office entièrement debout, il fait placer des chaises dans le chœur. Le Père de Cuers fronce les sourcils ; il entend que l'on serve Dieu stoïquement. Sa carrière militaire l'a formé à la rigueur ; il ne peut supporter cet accommodement. D'un geste prompt, il balance les chaises par-dessus la balustrade. (Il faut dire que, dans sa vie de marin, il a fait jadis une chute sur la tête ; les suites de cet accident, quatre ou cinq fois par an, le rendent intraitable).



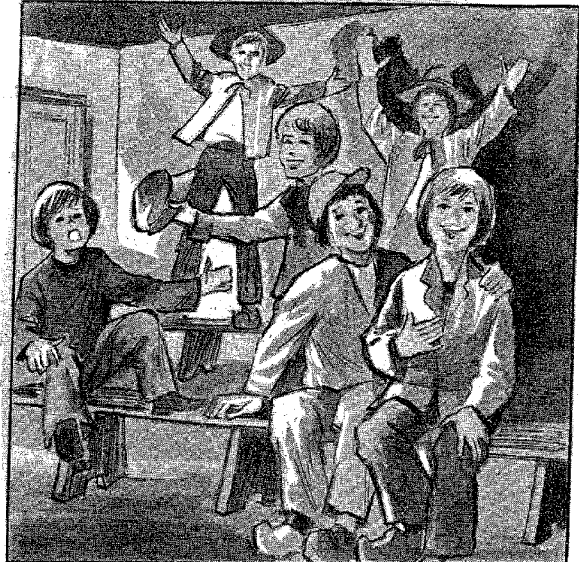
115 Grand émoi dans la petite communauté, essai d'explication, de conciliation. Tout est vain ; l'ex-capitaine part en claquant la porte, décidé à ne plus revenir... Le lendemain, il est de retour, implorant son pardon. Le Père Eymard lui ouvre les bras en pleurant. Malheureusement, les postulants, que l'impétuosité du capitaine a scandalisés, sont partis eux aussi, mais sans retour. Tout est à recommencer. Le fondateur écrit : « Je suis dans un état de désolation ; je vais commencer une neuvaine d'actions de grâces ! » Voilà, mon petit, comment un saint réagit !



116 Là dessus, il lui est signifié d'avoir à chercher un autre logement. Il court tous les quartiers de Paris, en vain. A la dernière heure, la Providence vient à son secours ; pour un prix abordable, il peut acquérir deux immeubles et une chapelle à la rue du Faubourg-Saint-Jacques, quartier des plus abandonnés de la grande ville, près de la Butte-aux-Cailles. Là s'entassent, en des taudis sans nom, chiffonniers, rempailleurs de chaises, tondeurs de chiens. Non, il n'est pas ambitieux, le prêtre qui vient s'installer chez ces pauvres gens.



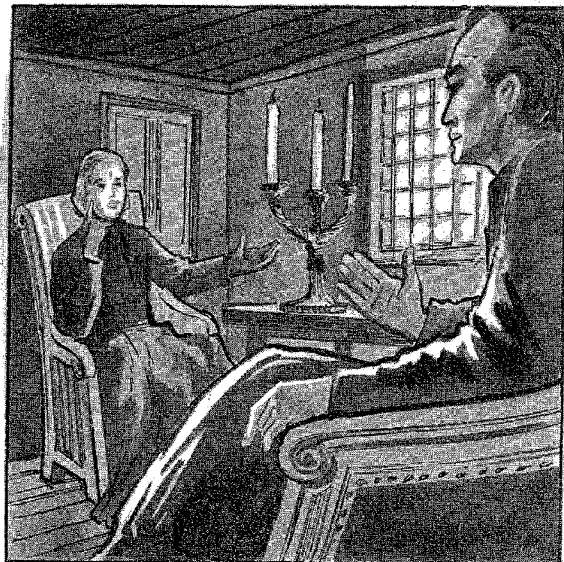
117 Les jeunes, à peine en âge de gagner leur vie, triment dans les usines ; d'autres, une hotte sur le dos, préfèrent explorer les poubelles ou mendier. Pour tous ces parias, pas d'églises, pas de prêtres ; Dieu est blasphémé, la religion c'est l'ennemi ; on fuit la soutane, on l'accueille avec des quolibets. « Tant mieux, se dit le Père ; il y a du travail. Je leur ferai connaître Jésus ; je leur ferai faire une bonne première communion ! » Il eut beaucoup de mal à rassembler une poignée d'enfants ; mais à force de patience, l'hostilité tomba.



118 La première réunion faillit être un désastre. A peine a-t-il commencé le « Notre Père » que les petits vauriens éclatent en rires, en réponses saugrenues. En un rien de temps, c'est la débandade. Le Père les suit dans la rue, les rappelle gentiment. Les plus jeunes, confiants, se laissent entraîner ; les autres suivent de loin, curieux, gouailleurs. Quand ils ont passé la porte, le Père bloque l'entrée et peut commencer sa leçon : c'est un enjeu, une lutte au plus fin, à qui domptera l'autre. Par quel prodige le dernier mot reste-t-il à l'homme de Dieu ?



119 Au bout d'une année, on peut voir le travail accompli par la grâce : ces âmes précocement déchues ont retrouvé l'honnêteté du chrétien. Le 15 août, douze jeunes gens, choisis parmi les plus sages et les plus instruits, sont admis à faire leur première communion. Cet événement les marque si fort qu'ils deviennent apôtres dans leur milieu. Ils ne quittent pas le catéchisme avant de s'être trouvé un remplaçant. Et que dire de ce jeune ouvrier qui se fait catéchiste auprès de sa vieille maman aveugle et l'amène à faire, à cinquante ans, sa première communion ?



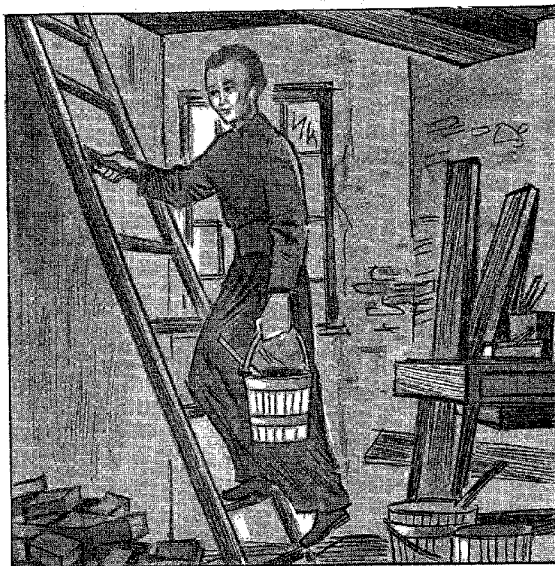
120 A Lyon, le Père Chevrier venait de fonder une œuvre analogue, le Prado, pour l'instruction des jeunes abandonnés. Dans cette tâche difficile, il gémit d'être seul. Pourquoi ne pas s'unir au Père Eymard, dont l'aide et l'expérience lui seraient si utiles ? Une entrevue a lieu entre les deux fondateurs. Tout semble s'arranger pour le mieux ; le Père Chevrier adopte la Société du Saint-Sacrement et veut s'y donner tout entier. Une décision de l'autorité diocésaine vient annuler ce projet de fusion : l'œuvre du Prado doit rester lyonnaise.



121 Pour permettre à sa congrégation de se répandre dans toute l'Eglise, le Père Eymard vient à Rome solliciter l'approbation du pape. Une première audience lui donne grand espoir ; il attend. Un jour, agenouillé à Saint-Pierre, perdu dans sa prière, il n'entend pas le cortège pontifical. La foule s'écarte respectueusement, mais lui demeure, inconscient, comme en extase. Le pape fait signe à sa garde de ne pas le déranger et, ses dévotions faites, se retire. Le lendemain, le fondateur reçoit le Bref tant désiré, signé la veille par le pape lui-même.



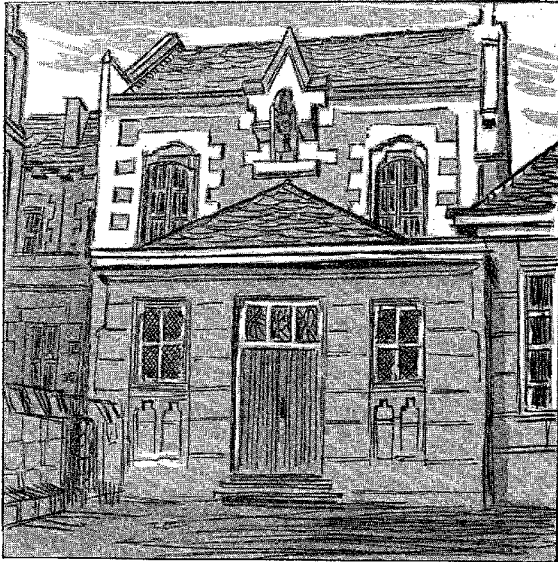
122 Grande joie au retour du fondateur. Après une retraite fervente, c'est la cérémonie des premiers vœux. Il fait profession le premier, se vouant tout entier et pour toujours au service de l'Eucharistie ; puis, debout, comme un chef devant sa troupe, il reçoit l'obédience de ses religieux. La petite congrégation peut essaimer ; la première ville bénéficiaire est Marseille. Le Père de Cuers y a conservé de précieuses amitiés, et il n'a pas caché à son supérieur son désir de travailler dans son Midi natal. Il est donc désigné pour organiser cette fondation.



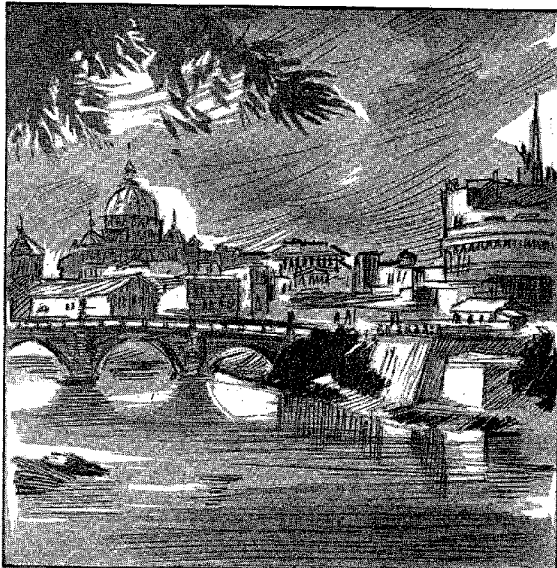
123 Ce compagnon de la première heure se montre admirable dans cette tâche ; sacrifiant ses propres ressources, vivant dans une austérité peu imitable, sans viande, ni café ni rien de chaud ; il installe la maison au mieux, mène à bon terme les travaux, si bien que le Père Eymard peut venir inaugurer ce deuxième cénacle en novembre 1859. Il amène au Père de Cuers quatre religieux ; mais il spécifie bien que ceux-ci n'auront pas à suivre dans toute sa rigueur le régime du terrible ascète marseillais : condescendance d'un bon père pour ses enfants.



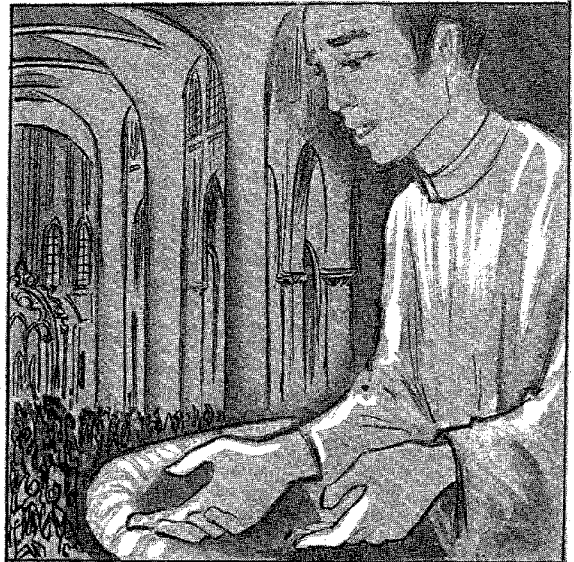
124 Harcelé de mille soucis, le fondateur sent le besoin d'aller consulter son saint ami, le curé d'Ars ; il lui ouvre son cœur gros d'angoisse et de détresse : il y a surtout ce manque de vocations qui retarde tant le règne de Jésus-Hostie. « Mon ami, répond M. Vianney, vous voulez que je prie le bon Maître pour vous ? Mais vous l'avez, vous, vous l'avez toujours devant vous ! » Tous deux se sont mis à pleurer ; ils se quittent en s'embrassant. Trois mois après, le curé d'Ars est mort et des recrues consolantes se présentent au Père Eymard.



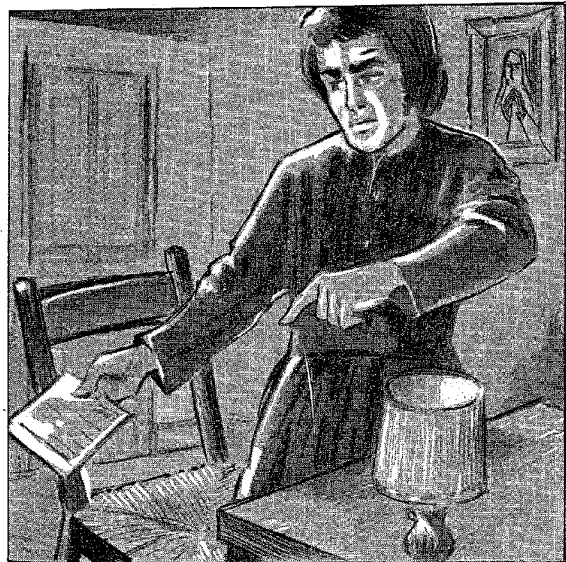
125 Il jette alors les yeux vers l'Ouest ; Angers est un terrain de choix. Mais l'administration civile prend ombrage du projet : le gouvernement impérial est anticlérical à souhait. Le préfet d'Angers, colérique et soupçonneux, voit là une société secrète à surveiller. Le ministre des Cultes éclate : « Pour ce qui est de l'ouverture d'une chapelle à Angers, apprenez, mon Père, qu'il y en a déjà six cents de simplement tolérées en France, et c'est beaucoup ! » Pourtant, en dépit des hommes et de leurs menées policières, la fondation d'Angers a lieu en 1862.



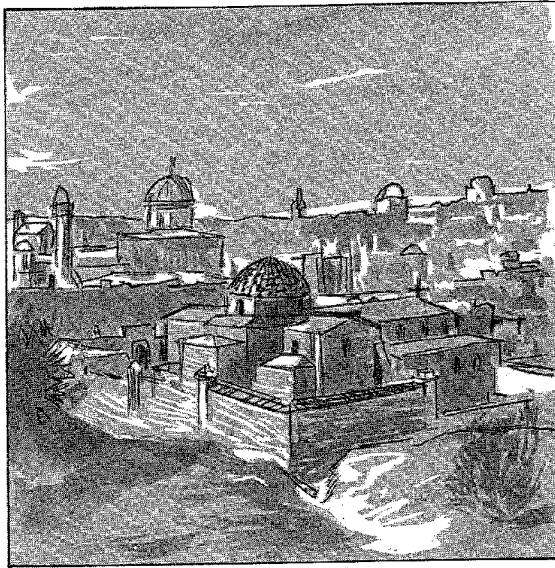
127 Pour obtenir l'approbation définitive du Saint-Siège, il part à Rome en mars 1863, en compagnie du Père de Cuers. Une première audience avec Pie IX le laisse plein d'espoir ; puis le temps se prolonge d'une façon anormale et, un jour, il apprend que l'affaire est suspendue parce que quelqu'un a travaillé dans l'ombre. Une lettre de dénonciation contre lui est parvenue au souverain pontife. Indigné par l'odieuse de cette calomnie, le Père se défend avec fermeté et parvient à prouver son innocence. Et, le 8 mai, Pie IX peut signer le décret d'approbation.



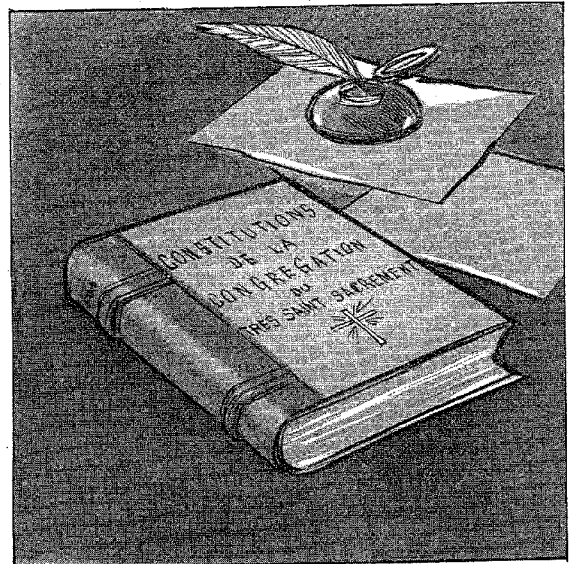
126 L'apôtre de l'Eucharistie se révèle partout, quand son amour ne le retient pas au pied de l'autel. Il comprend qu'une vie purement contemplative ne peut être pleinement eucharistique : le foyer a une flamme. Surtout, il prêche, non seulement dans les églises de Paris mais dans beaucoup de villes de province où il est très demandé. Non pas qu'il ait toutes les qualités de l'orateur, mais sa façon est personnelle, concrète et vivante. Il prêche l'Eucharistie, rien que l'Eucharistie, d'une manière très simple et sans se répéter jamais.



128 Quand le fondateur le montre au Père de Cuers, celui-ci, dans une colère injustifiable, lui dit : « Ce nom, votre nom, pourquoi est-il là ? Qu'est-ce qu'il fait là ? » Le Père doit dominer une forte émotion en se voyant attaqué si sottement sur un point où il n'y peut rien. Il lui répond doucement de s'en prendre à celui qui a signé le décret... A partir de cette date, les rapports entre les deux amis n'auront plus la cordialité d'antan et le malaise s'aggravera avec les années jusqu'au jour d'une mésentente et d'une rupture encore plus douloureuse.



129 Le serviteur de Dieu caresse un projet audacieux : le rachat du Cénacle de Jérusalem où Jésus institua l'Eucharistie ; il veut en faire un centre d'adoration catholique. Comme marque de confiance et de charité, le Père Eymard remet toute l'affaire au Père de Cuers et celui-ci part pour Jérusalem en janvier 1864. Ni l'un ni l'autre ne soupçonne les difficultés de l'entreprise ; malgré les efforts, les démarches, les protections, l'affaire devient impossible. Il faut y renoncer ; nouvelle souffrance pour l'apôtre de l'Eucharistie.



130 Pour l'avenir, le fondateur codifie sa pensée précise. Voici ce qu'il dit dans la règle : « La raison suprême de l'Institut consiste tout entière à donner et se dévouer, sous la conduite et les auspices de l'Immaculée Vierge Marie, à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent nuit et jour dans l'Eucharistie pour l'amour des hommes, de vrais et perpétuels adorateurs de son amour, et à lui former de généreux apôtres de sa gloire et de zèles propagateurs de son amour, afin que le Seigneur Jésus soit toujours adoré et glorifié socialement dans le monde entier. »



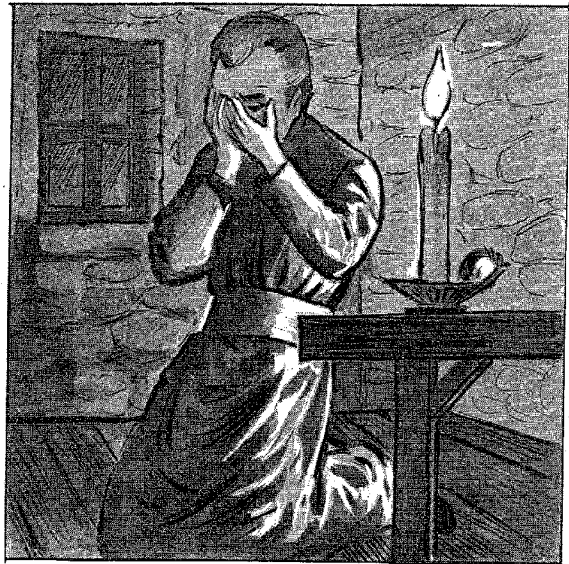
131 Incontestablement, l'Esprit-Saint fait circuler dans l'Eglise un courant eucharistique, et ce culte d'amour est un besoin de notre temps. Les Pères du Saint-Sacrement, fidèles à l'esprit de leur fondateur qui les a voulu contemplatifs et actifs, joignent à leurs adorations aux pieds de Jésus-Hostie les exercices de l'apostolat eucharistique sous toutes ses formes. A leur côté, les Frères convers, apportant la précieuse collaboration des travaux domestiques, complètent cette couronne d'adorateurs à la gloire du Dieu de l'Eucharistie.



132 Pour atteindre ce but, le Père Eymard a toujours pensé à s'adjoindre une branche féminine. Des relations qu'il a conservées avec l'Œuvre adoratrice de Toulon, lui vient le premier contingent. Cela nous fait remonter jusqu'en 1857, date où trois dames arrivent à Paris se mettre sous sa direction. Il faut à leur tête une âme d'élite ; mais il attend que la grâce mûrisse. Au moment propice, il parvient à convaincre et à retirer du monde cette Lyonnaise au grand cœur déjà nommée, Marguerite Guillot ; malgré ses répugnances, c'est elle qui est nommée supérieure.



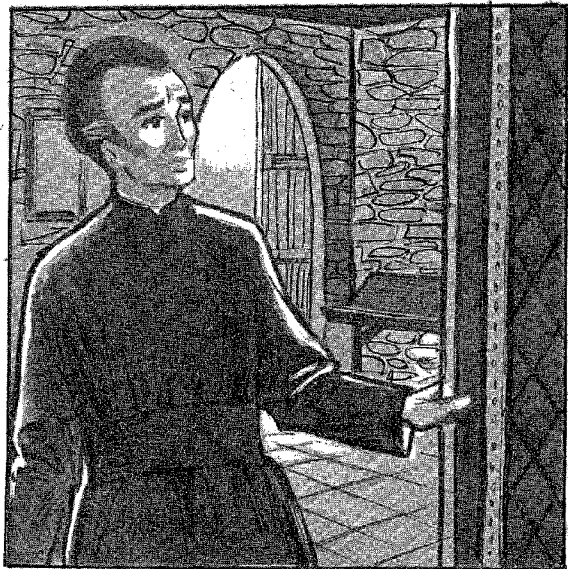
133 A ce début, Marguerite et ses compagnes, sans autre habit distinctif que celui des veuves, font figure de dames séculières occupées à des œuvres pieuses. Puis, impatientes de se rendre utiles, dans le milieu même où les Pères travaillent à l'évangélisation des jeunes gens, peu à peu elles prennent le même soin vis-à-vis des jeunes filles pauvres, donnant leur préférence à celles qui ne peuvent fréquenter ni école ni paroisse, et découvrant là, à côté de misères navrantes, des merveilles de grâce, de pureté, de générosité.



134 Il faut élire un supérieur général; le fondateur redoute cette charge pour lui-même, il aspire au bonheur d'être simple religieux. Par ailleurs, le Père de Cuers, dont on connaît les sentiments et le caractère, est opposé à son élection. Mais, au vote secret, le Père Eymard est proclamé « supérieur général à vie ». Il pâlit, tremble, ses yeux se mouillent : « Allez, vous autres, chanter le « Te Deum » ; pour moi, je ne m'en sens pas le courage. » Il se retire dans sa cellule. A l'heure du dîner, il y est encore, à genoux, échoué sur ses talons, le visage inondé de larmes.



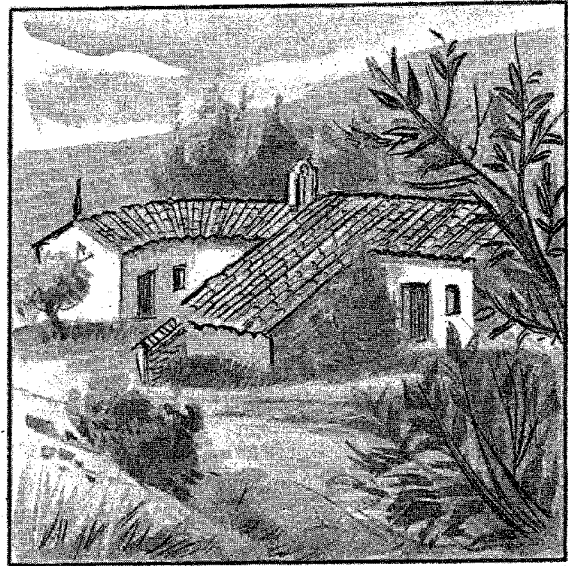
135 Un des premiers gestes du nouveau supérieur général est de porter sa congrégation hors de France. En 1866, il inaugure à Bruxelles un nouveau trône d'exposition. Il y séjourne trois mois, prêche sans se ménager, en dépit d'une santé qui cause parfois des alertes à son entourage. A bout de forces, il doit s'aliter; ce pourrait être fatal. Le danger passé, il écrit au Père de Cuers : « Je ne me suis vu mal que pendant deux à trois heures, et je songeais alors à vous faire venir afin de vous embrasser une dernière fois... » N'est-ce pas là la vraie charité d'un saint ?



136 Depuis longtemps, le fondateur s'est aperçu que le noviciat à Paris comporte trop de distractions pour ses jeunes gens. Il faut une solitude. Au milieu de ses recherches, il entre dans l'église d'un village; il est émerveillé de la propreté du sanctuaire. « Tiens, il y a ici un bon prêtre; je vais aller le saluer. » Rencontre toute providentielle. Le curé s'écrie : « J'ai ce qu'il vous faut! Venez! » Une rapide visite sur les lieux met le Père Eymard en liesse: voilà l'endroit idéal. C'est ainsi que fut établi, à la Noël 1866, le noviciat de Saint-Maurice, en Seine-et-Oise.



137 Le supérieur général connaît d'angoissants problèmes d'argent. Les appuis s'effondrent les uns après les autres. Un placement avantageux a été réalisé à l'imprimerie Leclerc ; ça permettra de sortir de l'impasse. Catastrophe ! La faillite Leclerc est déclarée. En exigeant une vente judiciaire, il pourrait récupérer quelques écus. Par charité, il préfère s'abstenir de toute poursuite, les faillis étant chargés de famille. Autour de lui, on murmure ; on parle de son manque pratique des affaires. Et lui, le cœur saignant sous l'humiliation, de répéter avec ferveur : « Dieu soit béni ! »



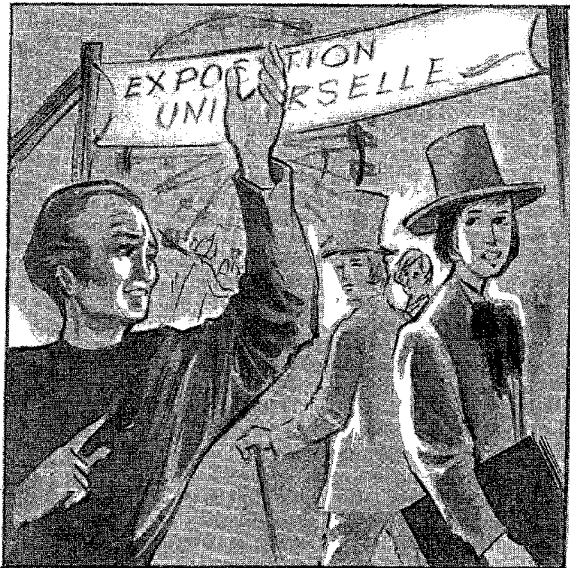
138 Autre épreuve plus cruelle : le Père de Cuers, à son tour, a combiné une fondation à sa convenance, un institut de solitaires. Il a trouvé à Roquefavour, près d'Aix, la solitude sauvage où il pourra mener la vie érémitique et pénitente qu'il désire vouer à l'adoration. Le Père Eymard, au lieu de laisser partir cet ami importun qui lui manifeste une continuelle opposition, essaie de le retenir. Rien à faire ; l'impétueux ex-capitaine s'en va de son côté, et le Père Eymard mourra sans avoir vu le retour de son premier compagnon.



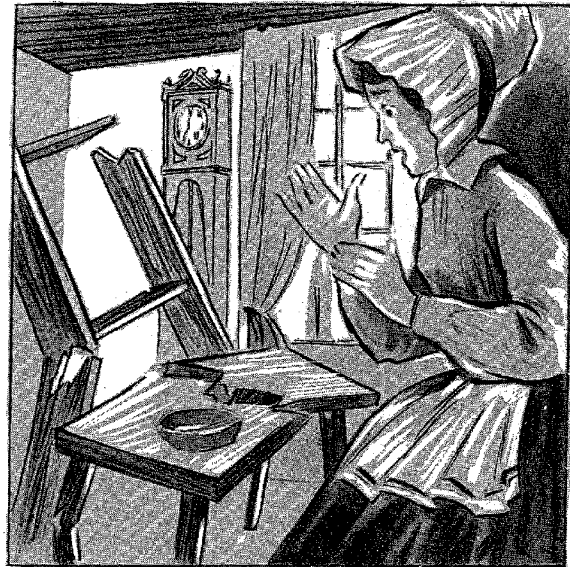
139 Pourquoi cette rupture ? Le fondateur a pourtant une grande largeur d'esprit pour les idées des autres. Malgré son désir de voir les adorateurs de l'Hostie se multiplier, il se montre d'une extrême prudence pour l'admission des vocations dans son institut. Le sculpteur Rodin, dans un moment de religiosité, se présente au Père Eymard. Celui-ci le reçoit, l'étudie, puis l'oriente vers sa véritable vocation, l'art. Mais le jeune artiste a eu le temps d'exécuter du fondateur un buste devenu célèbre.



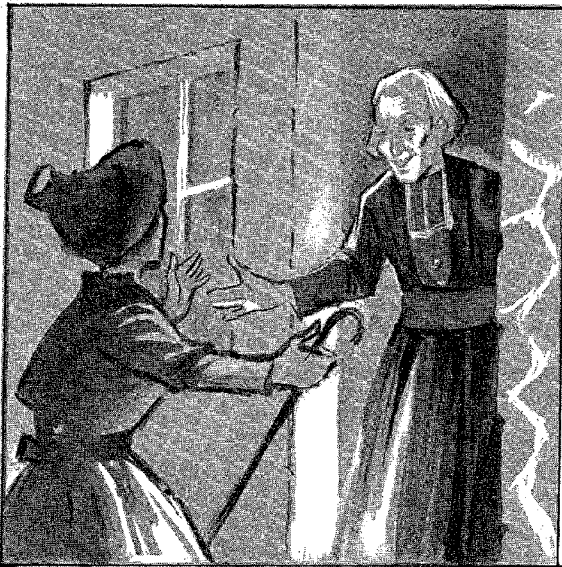
140 Il est impossible d'énumérer toutes les œuvres qu'il encourage et soutient. Pour susciter son zèle, il suffit que la gloire de l'Eucharistie soit en jeu. Ne citons qu'un exemple : c'est auprès de lui que puise force et inspiration Marie Tamisier, qui allait bientôt lancer le mouvement des Congrès eucharistiques internationaux. Il a la folie de l'Hostie et veut faire à son roi une Fête-Dieu perpétuelle. Sa tenue au prie-Dieu est celle d'un homme qui voit. Il va à son heure d'adoration comme on va au ciel, au banquet de Dieu.



141 Dieu fait parfois à ses amis des dons extraordinaires pour le bien des âmes. Il semble que le Père a joui de ces faveurs. Par exemple, au cours de l'année 1867, alors que la France, grâce à la fameuse exposition universelle, fait figure de reine des nations, il a l'intuition d'un craquement imminent. A un jeune étudiant, il lance brusquement dans la conversation : « Une révolution est proche. Les jeunes seront enrôlés malgré eux. Si vous étiez à Paris dans ce temps-là, réfugiez-vous dans notre maison qui sera épargnée. » La réalité fut ainsi.



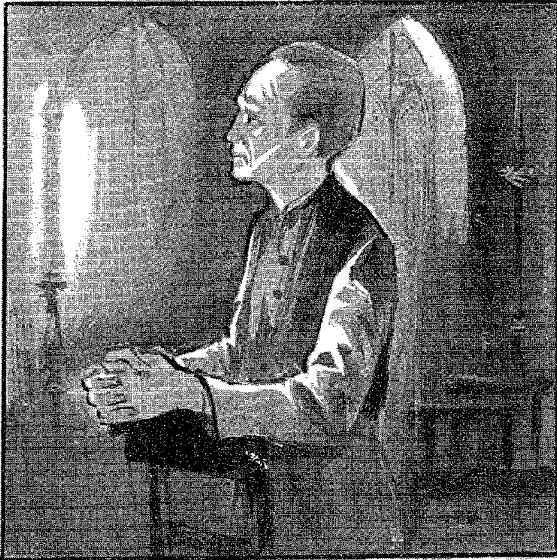
142 Quand un homme procure la gloire de Dieu, il arrive que le diable s'en mêle. Sa sœur Marie-Anne raconte : « Un être, qui certainement n'entrerait ni par la porte ni par la fenêtre, venait troubler ses nuits. J'entendais des bruits de lutte. Le lendemain matin, je trouvais les meubles cassés, et quand Pierre-Julien revenait de l'église, je remarquais des taches bleuâtres à son visage, à ses poignets. » Lui-même a fait cette confidence : « Que le diable est mauvais quand il vous bat ! Ses soufflets sont secs, comme s'il tapait sur du marbre. Et il tape réellement ! »



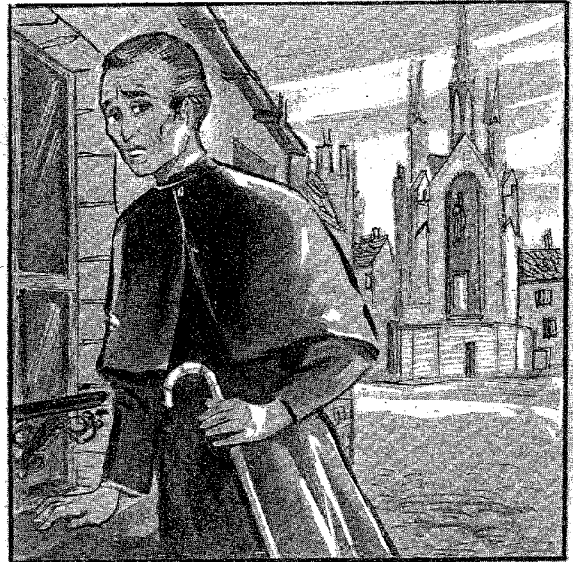
143 On s'adresse à lui pour obtenir des guérisons. Son bon cœur s'apitoie sur toutes les misères qu'on lui présente. Mais son humilité est en émoi. Alors, pour rendre toute gloire à Notre-Seigneur, il utilise l'huile de la lampe eucharistique. Sa prière parfois suffit, à distance. Une paralysée, guérie après une neuvaine recommandée par lui, se présente un jour au curé d'Ars : « Vous avez été gâtée par Notre-Dame de la Salette, lui dit-il. C'est le Père Eymard qui vous a fait faire cette neuvaine et qui vous a obtenu ce miracle ; c'est un saint ! »



144 Au début de l'année 1868, Le Père Eymard sent ses forces décliner. Il veut savoir ce que devient le Père de Cuers ; il lui fait une visite dans sa retraite de Roquefavour. Hélas ! il n'en retire qu'humiliation pour lui-même et une immense pitié pour son ancien compagnon. Il rentre à Paris épuisé ; la grippe le saisit, il faudrait s'aliter. Mais il a promis de marier et d'admettre à la première communion un couple qu'il a converti ; il ne veut pas manquer à sa parole. Il revient grelottant de fièvre mais content d'avoir fait des heureux.



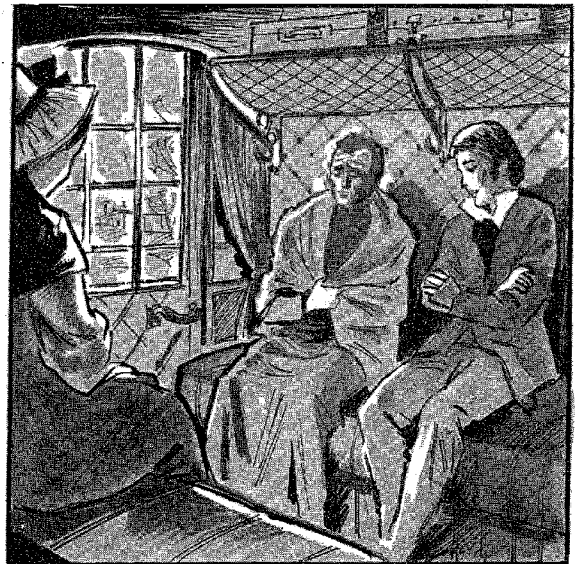
145 Sur l'ordre du médecin, il doit se reposer. Sur ces entrefaites, on apporte au couvent une hostie profanée ; l'un des coupables, vaincu par la grâce après quatorze ans de reclu, a fait la restitution. Comment empêcher l'apôtre de l'Eucharistie de s'émeouvoir ? L'hostie est exposée sur l'autel et rien ni personne ne peut empêcher le Père, tout malade qu'il est, de rester plusieurs heures de la nuit en adoration. Le lendemain, en dépit de toutes les objections et prudentes alarmes, il veut célébrer lui-même la messe réparatrice et consommer ladite hostie.



146 Comme suite à d'aussi graves imprudences, on pourrait s'attendre au pire. Le mal se borne à un redoublement de fièvre et un commencement de pneumonie. Après quinze jours de repos, il se croit autorisé à se remettre au travail. Il part pour Angers ; mais là, ses jambes le trahissent ; il se plaint de ne pouvoir prêcher que deux fois par jour. De là à Gand, puis il revient à Paris pour la Semaine Sainte. À Pâques, il n'en peut plus. Après un bref séjour dans la solitude du noviciat de Saint-Maurice, son ardeur apostolique l'emporte vers de nouvelles fatigues.



147 Il a une entrevue avec son médecin. « Il faut vous arrêter, mon Père, et sans retard. Que penseriez-vous d'un séjour parmi vos montagnes du Dauphiné ? » Le Père trouve mille excuses pour continuer ses courses et ses travaux. Les joues creuses et le teint blafard, il prêche jusqu'à l'épuisement. Une violente attaque de goutte lui laisse une paralysie partielle du bras et de la main gauches. Cette fois, le docteur se fâche ; l'ordre est formel : il faut partir ! Sur les instances des siens, le Père fondateur se soumet et prend le chemin du pays natal.



148 En cours de route, à Grenoble, à la fin de sa messe, il éprouve une faiblesse ; on doit l'étendre sur un lit. Brève pause ; le voyageur reprend sa route. Pour atteindre La Mure, il n'y a que la diligence sur la route cahoteuse. Le soleil d'été est implacable, la chaleur étouffante. « J'ai hâte d'arriver chez mes sœurs, dit-il à un ami ; j'ai peur de tomber malade en route. » Durant les six heures du voyage, il se tient silencieux, ne répond que par monosyllabes. Le postillon, averti, conduit ses chevaux le plus doucement possible. Enfin, on arrive.

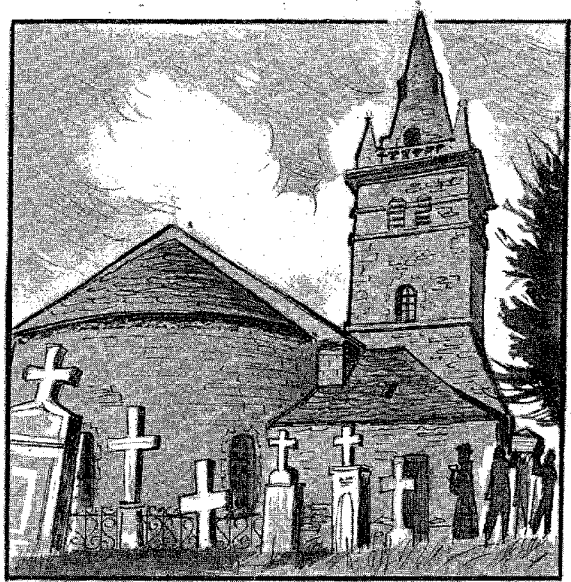


149 Ses sœurs l'attendent ; il ne leur dit pas un mot.

Serait-ce la fatigue ? Il s'alite aussitôt ; le mal se précise : hémorragie cérébrale. Pendant quelques jours, accalmies et crises se succèdent ; il reconnaît deux de ses religieux accourus à son chevet. La messe est célébrée dans sa chambre ; il y peut communier et reçoit l'extrême-onction. On lui demande une dernière bénédiction pour sa société ; il esquisse un signe de croix. Le 1^{er} août 1868, il rend doucement le dernier soupir, à l'âge de cinquante-sept ans et demi, dans la maison même où il est né.

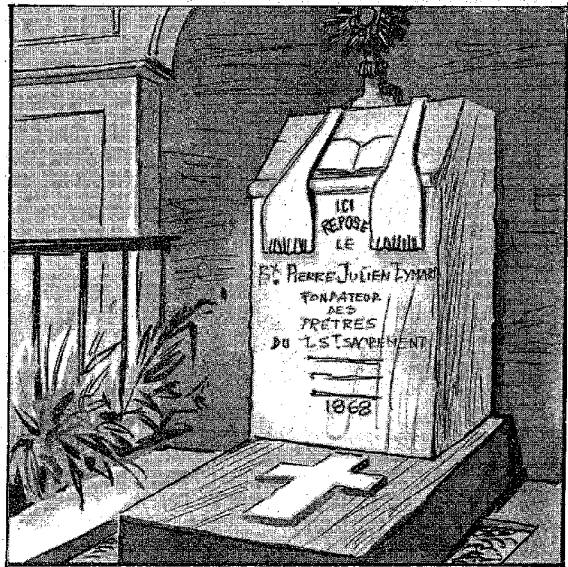


151 Pour lui succéder, fut élu comme supérieur général le Père de Cuers. Et l'on put voir ce miracle d'ordre moral étonnant : cet homme, dont le caractère avait montré tant d'aspérités et de brusqueries vis-à-vis du Père Eymard, devint pour ses religieux un père plein de tendresse. Dans le désastre de la guerre franco-prussienne de 1870, il voulut être au milieu des siens. Au prix de bien des périls, il réussit à franchir les lignes ennemies mais arriva si épuisé qu'il mourut quelques jours après, victime de son dévouement pour ses religieux.



150 La nouvelle se répand aussitôt dans la petite ville : « Notre saint, le Père Julien, est mort ! »

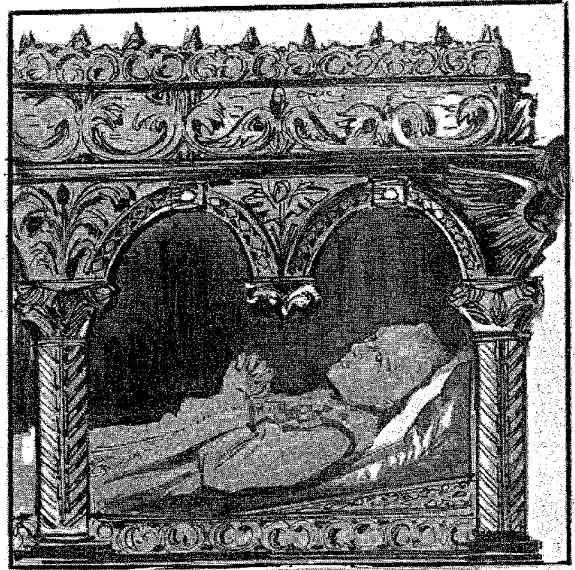
La population tout entière défile devant sa dépouille ; il en vient même des paroisses voisines, et l'on évalue à dix mille le nombre des visiteurs. Les obsèques ont lieu le dimanche 2 août. Vingt prêtres briguent l'honneur de porter le cercueil, où son visage apparaît à découvert, les yeux fixes et grands ouverts avec une extraordinaire expression de vie. On l'enterre près du chœur de la vieille église où, tout enfant, il avait commencé d'adorer Jésus-Hostie.



152 Les Murois étaient décidés à garder les reliques de « leur saint ». Lors d'une fausse alerte, pendant une semaine, jour et nuit, les hommes se succédèrent auprès de la tombe pour s'opposer à l'enlèvement. En 1876, deux religieux du Saint-Sacrement se présentèrent à La Mure avec les autorisations nécessaires. Mais, devant l'opposition tenace des habitants, ils durent battre en retraite. L'année suivante, ordre fut donné par Paris au préfet de l'Isère de soutenir, au besoin par la gendarmerie, les justes revendications de la société du Saint-Sacrement.



153 Tristes, les Murois durent céder et peu s'en fallut que l'exhumation n'amenât une émeute. Les esprits se calmèrent à la vue du cercueil et celui-ci, couvert de fleurs, s'éloigna dans la tristesse générale. A Paris, grande fut la joie des fils spirituels du Père Eymard, à l'arrivée des restes vénérables de leur fondateur. L'émotion fut à son comble à l'ouverture de la chässe : après huit ans, le corps ne s'était pas décomposé mais momifié. Ceux qui l'avaient connu disaient entre leurs larmes : « Oh ! oui, c'est lui, c'est bien lui ! »



154 Actuellement, il repose dans la chässe qui fut pendant vingt ans celle de son saint ami, le curé d'Ars. Les ossements du Père Eymard sont enfermés dans une effigie de cire ressemblante et touchante. On le voit, revêtu des ornements sacerdotaux, les mains jointes sur la poitrine, les yeux grands ouverts. Il semble poursuivre dans l'extase son adoration éternelle, dans cette chapelle dite du « Corpus Christi », sise au n° 23 de l'avenue Friedland ; et cette chapelle a bénéficié visiblement de la protection du Père Eymard qui repose en son chœur.



155 Alors que les lois d'expulsion, dues au ministre Ferry, envoyaient sur le chemin de l'exil tous les religieux de France ; alors que les couvents étaient fermés et vendus, seul le couvent de Paris, par une faveur qui fait penser au miracle, fut épargné. Et les adorateurs purent continuer leur prière silencieuse, auprès des restes vénérés de leur Père qui veillait sur eux. Ces lois d'exil, tout en spoliant l'Eglise de France, eurent un effet providentiel : l'expansion à travers la catholicité d'œuvres saintes voulues par Dieu, pour le salut du monde.



156 A mesure que sa congrégation se répandait à travers le monde, les faveurs dues à l'intercession du Père Eymard se multiplièrent. En 1916, une demoiselle de Santiago du Chili, atteinte d'un cancer à l'estomac, demanda sa guérison au Père Eymard. Humainement, le mal était irrémédiable et déjà avancé. La malade ressemblait à un squelette recouvert de papier de soie. Les souffrances diminuèrent en quelques jours. Au bout de quinze jours, la guérison était complète. Un examen médical approfondi prouva que le cancer avait entièrement disparu.



157 En 1919, une jeune Angevine de quinze ans était atteinte d'une tumeur blanche au genou gauche. La jambe, d'abord repliée par le mal, était depuis trois ans immobilisée, étendue dans un appareil de plâtre ; la malade ne marchait qu'à l'aide de deux béquilles. On lui parla du Père Eymard dont le souvenir à Angers était encore vivace. Une neuvaine fut commencée. Les douleurs étaient grandes, même au repos. Le septième jour, subitement, toute douleur cessa ; l'infirmes put marcher sans béquilles et la radiographie montra le genou en parfait état.



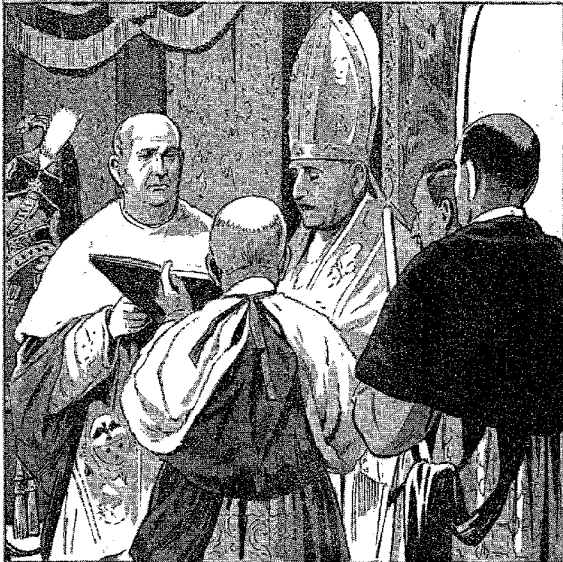
158 On n'avait pas attendu ces miracles et d'autres faveurs pour parler de la glorification du serviteur de Dieu. Des procès d'informations apportèrent des témoignages éloquentes, qui permirent au pape Pie X de signer, en 1908, le décret d'introduction de la Cause. En 1922, paraissait le décret reconnaissant l'héroïcité de ses vertus. Les deux miracles cités plus haut furent déclarés authentiques et, le 12 juillet 1925, eut lieu la cérémonie de la béatification par le pape Pie XI : le Père Eymard était proclamé bienheureux.



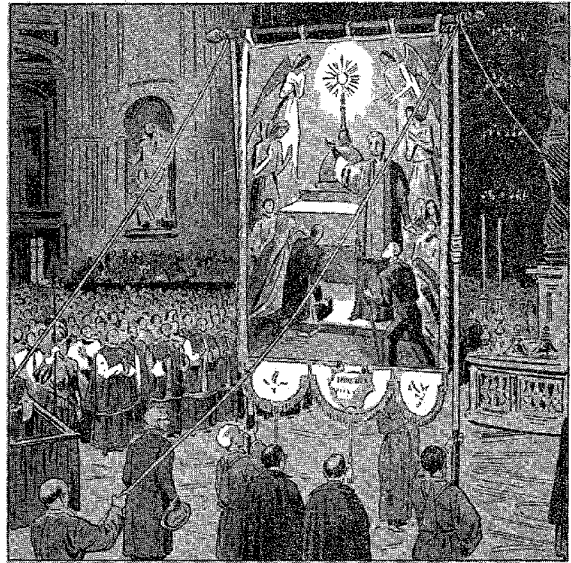
159 Les faveurs accordées par Dieu par l'intercession du bienheureux Père Eymard continuèrent de réjouir ses Fils et Filles spirituels, disséminés de par le monde entier. On peut citer les deux plus retentissantes. Un prêtre du diocèse de Bourges, atteint depuis sa plus tendre enfance de débilité corporelle qui dégénéra en tumeurs et fistules tuberculeuses chroniques, fut déclaré incurable. Après plusieurs ferventes neuvaines au bienheureux, il se trouva totalement guéri ; les médecins ne purent que constater le caractère merveilleux de la guérison.



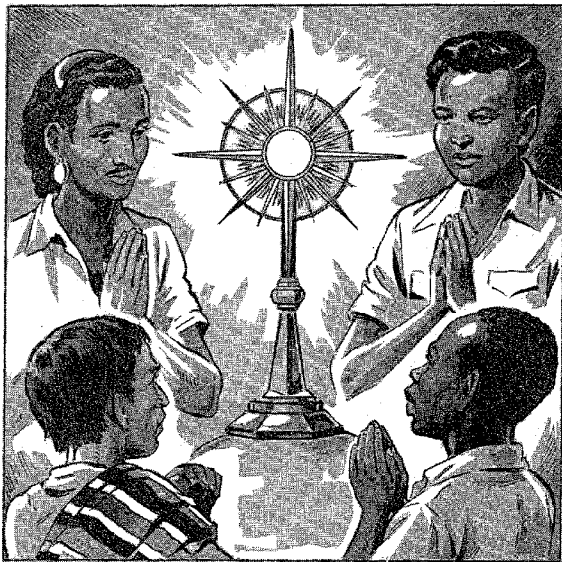
160 En Australie, une dame souffrait depuis l'âge de vingt ans de troubles cardiaques. La maladie s'aggrava au point que toute respiration entraînait des douleurs aiguës dans la poitrine. Les médecins diagnostiquèrent une angine de poitrine avec sclérose du myocarde, la déclarèrent incurable et mortelle. La malade, sa famille, ses amis s'adressèrent avec ferveur au bienheureux Père Eymard. Celui-ci ne resta pas insensible : le jour même de sa fête, le 3 août 1949, la malade se retrouva en pleine santé et ne connut plus de rechute.



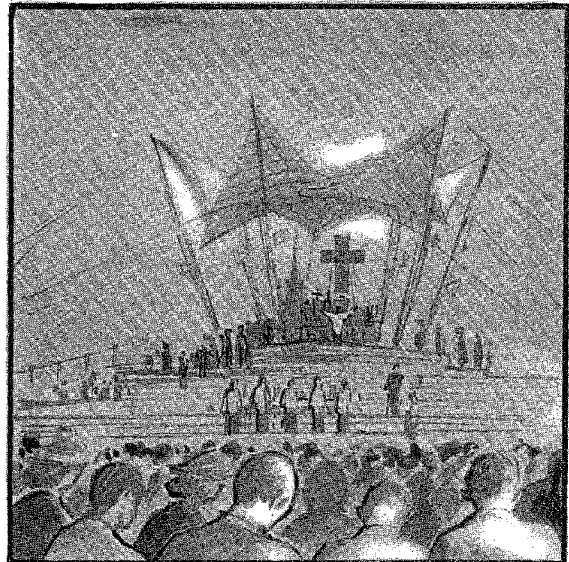
161 Le côté visiblement surnaturel de ces faits redonna de l'élan à la Cause de canonisation du serviteur de Dieu. Le 15 juillet 1962, le pape Jean XXIII signait la proclamation solennelle reconnaissant ces deux miracles. « Parmi ceux qui honorèrent le plus la divine Eucharistie, disait le décret, la première place revient sans aucun doute au bienheureux Pierre-Julien Eymard. » Le 8 décembre 1962, en l'année même où se déroulaient les fastes du concile Vatican II, il fut inscrit au nombre des saints, en la basilique Saint-Paul-Hors-les-Murs.



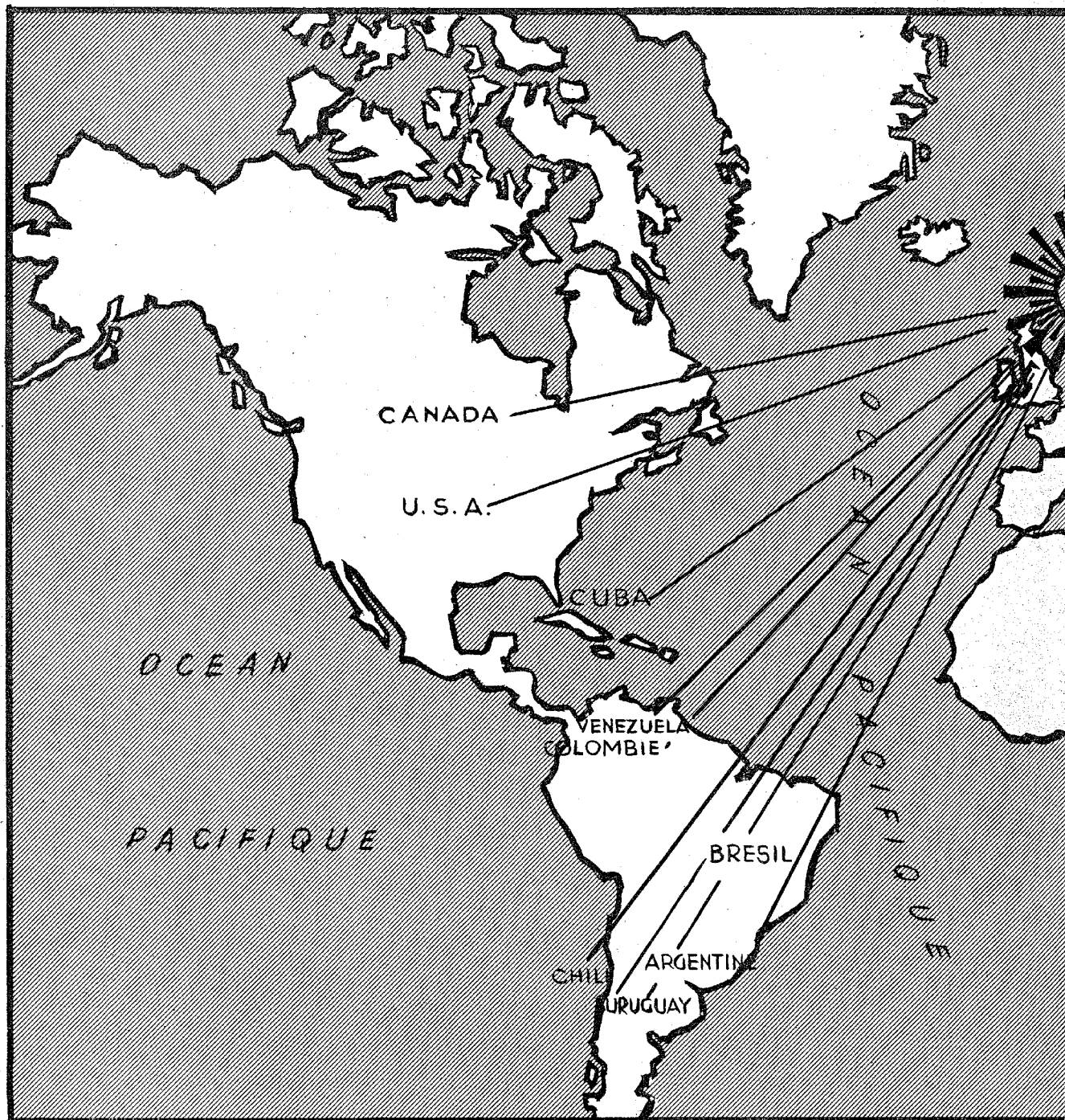
162 Dans l'homélie qu'il prononça à cette occasion, le Saint-Père dit : « La note caractéristique de saint Pierre-Julien Eymard, l'idée directrice de toutes ses activités sacerdotales, on peut le dire, ce fut l'Eucharistie : le culte et l'apostolat eucharistiques. Nous aimons à le souligner ici, en présence des Prêtres et des Servantes du Très Saint-Sacrement, en présence aussi des membres d'une association qui est chère au cœur du pape, celle des Prêtres Adorateurs, rassemblés à Rome ces jours-ci et venus nombreux honorer ce grand ami de l'Eucharistie. »



163 Le Père Eymard avait toujours désiré le règne universel de l'Eucharistie, et les missions lointaines n'étaient pas absentes de son programme. Ses Fils ont eu le bonheur de réaliser son rêve et aujourd'hui les Pères du Saint-Sacrement sont présents dans les pays de missions : outre les pays d'Amérique latine, l'Afrique les voit dans les deux Congos, au Mozambique, en Uganda, au Burundi, au Sénégal, et l'Asie dans les Philippines et à Ceylan. Merveilleuse expansion où Jésus-Hostie trouve, parmi les indigènes, des âmes d'élite d'adorateurs et de propagateurs de son amour.

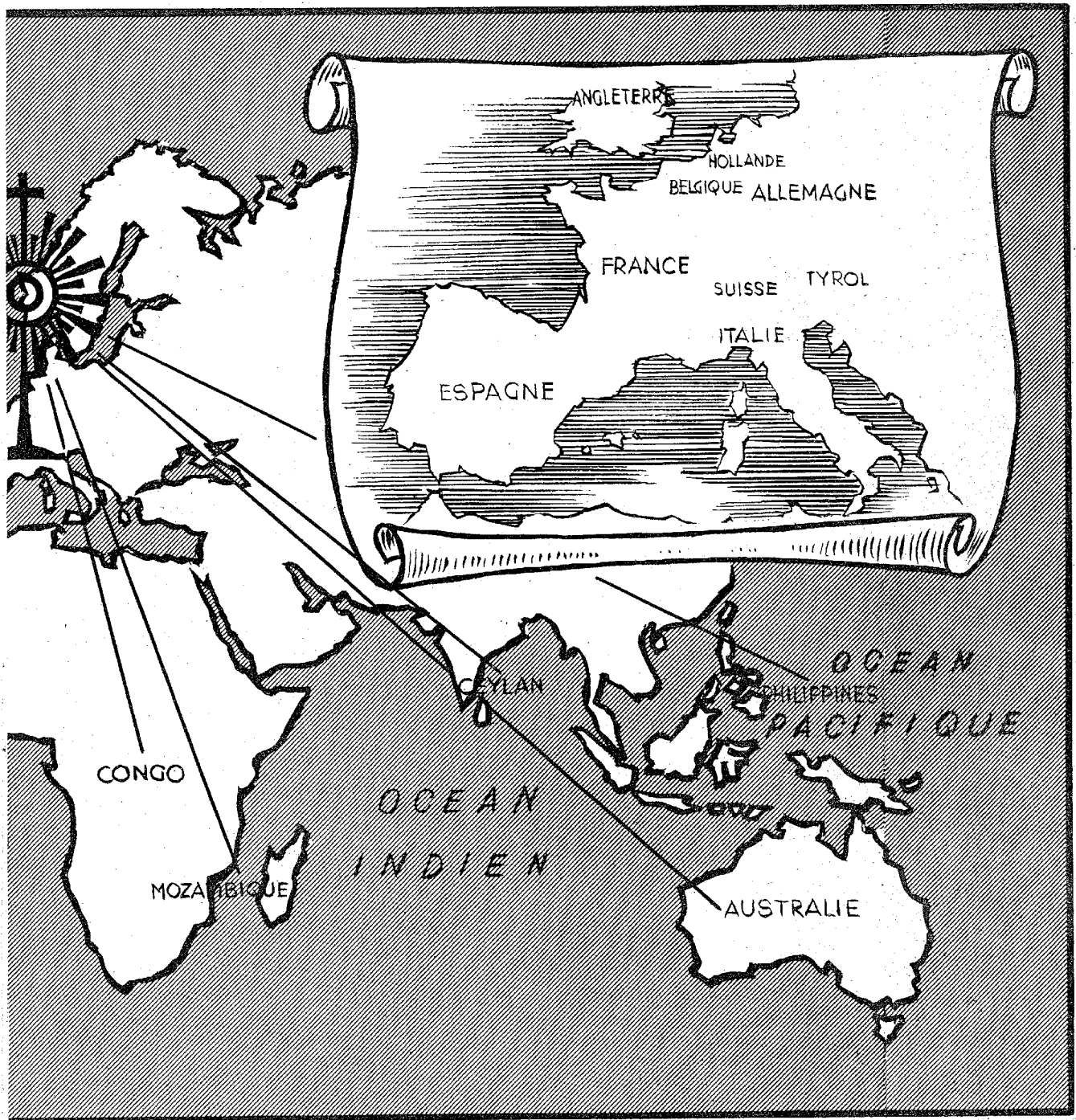


164 Quand Mlle Tamisier, nourrie de la pensée du Père Eymard après quelques années vécues au noviciat des Servantes, rentra dans le monde, le fondateur savait qu'elle était destinée « à une autre grâce ». Mais c'est du haut du ciel qu'il vit la réalisation de l'œuvre de sa dirigée. Le premier Congrès eucharistique international eut lieu à Lille en 1881. Quelle joie pour l'initiatrice de ces grandioses manifestations qui allaient se succéder jusqu'à nos jours, et pour les Pères du Saint-Sacrement qui peuvent mettre leur zèle dans une entreprise si conforme à leur vocation.



RELIGIEUX DU TRES SAINT SACREMENT DANS LE MONDE

FRANCE	: 8 maisons	ALLEMAGNE	: 3 maisons	ANGLETERRE	: 2 maisons
SUISSE	: 3 maisons	ESPAGNE	: 5 maisons	CEYLAN	: 1 maison
BELGIQUE	: 5 maisons	ARGENTINE	: 3 maisons	CHILI	: 2 maisons
CANADA	: 8 maisons	BRESIL	: 11 maisons	COLOMBIE	: 3 maisons
ITALIE	: 13 maisons	AUSTRALIE	: 6 maisons	CONGO	: 2 maisons
U.S.A.	: 8 maisons	TYROL	: 3 maisons	CUBA	: 1 maison
HOLLANDE	: 4 maisons				



SERVANTES DU TRES SAINT SACREMENT

20, rue Cortambert, Paris (16^e)

MOZAMBIQUE : 3 maisons
 PHILIPPINES : 1 maison
 SENEGAL : 1 maison
 URUGUAY : 2 maisons
 URUNDI : 2 maisons
 VENEZUELA : 1 maison

FRANCE	: 3 maisons	ITALIE	: 1 maison
BELGIQUE	: 1 maison	HOLLANDE	: 1 maison
CANADA	: 6 maisons	BRESIL	: 5 maisons
AUSTRALIE	: 1 maison	U.S.A.	: 3 maisons

TOI...

qui as lu ce livre,
n'entends-tu pas la voix du Seigneur
qui, peut-être, t'invite à le suivre



il

a besoin

pour continuer l'œuvre

de saint Pierre-Julien Eymard

de jeunes comme toi

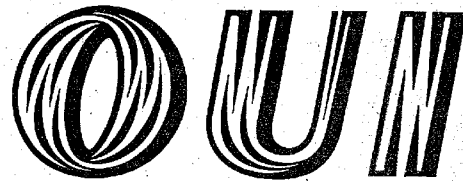
pour l'aimer, pour le faire aimer,

comme prêtre, comme frère,

en Europe, en pays de mission

dans la Congrégation du Saint Sacrement

A CET APPEL, TU RÉPONDRA



POUR LA SUISSE :

R.P. Sup., Séminaire du Saint-Sacrement, Marly-le-Petit (Fr.).

R.P. Sup., Institut des Côtes, Le Noirmont (J.B.).

R.P. Sup., Paroisse du Sacré-Cœur, 18, rue Général-Dufour, Genève.

POUR LE CANADA :

4450, rue Saint-Hubert, Montréal.

POUR LA BELGIQUE :

Juvénat Pie X, Bothey par Mazy.

POUR LA FRANCE :

R.P. Sup., « Corpus Christi », 23, avenue de Friedland, Paris (8^e).

R.P. Sup., Juvénat du T.S. Sacrement, Brusque (Aveyron).

R.P. Sup., Juvénat, Villers-Saint-Martin (Doubs).

R.P. Sup., Scolasticat, Prieuré Saint-Jean, Château-Gontier (Mayenne).

R.P. Sup., Paroisse Saint-Romain, 17, rue du Champ-des-Oiseaux, Rouen (Seine-Maritime).

R.P. Sup., Noviciat du T.S. Sacrement, Colombier-Saugnieu (Isère).

R.P. Sup., 15, rue Marengo, Marseille.

POUR LES SERVANTES DU T.S. SACREMENT :

FRANCE : 20, rue Cortambert, Paris (16^e).

CANADA : 18, rue 1175, Québec.

